

1607/4699.

Henri Mackenzie  
tr. par Peyron

**L'HOMME  
ET LA FEMME  
SENSIBLES.**





L'HOMME  
ET  
LA FEMME  
SENSIBLES.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S,

*Et se trouve à Paris,*

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques,

---

1775.

THE

LIBRARY

OF THE

BRITISH MUSEUM

AND



AND

THE

BRITISH MUSEUM



18

---

J'AI traduit l'Homme sensible, & je ne ferai point l'apologie de l'ouvrage ni de sa forme; mais il est des passages dans ce livre, que je chercherois à vanter, si l'homme fait pour les sentir, avoit besoin de mes éloges.

J'ai traduit un ouvrage de l'anglois : si l'on cherche à plaire à la nation pour laquelle on traduit, doit-on négliger celle qui fournit les matériaux & l'ouvrage? comment fera-t-on connoître le génie, les mœurs, le style & le ton de

cette nation, si l'on lui prête toujours les modes purement françoises, & si dans la coupe on ne leur conserve pas un peu de l'air national?

Convaincu de ce principe, je me suis appliqué à rendre les idées de mon auteur, à m'élever lorsqu'il s'élevoit, à être simple lorsqu'il étoit simple, & naïf lorsqu'il a voulu n'être que naïf. J'ai cru que mon stile devoit prendre ces diverses nuances, & j'ai évité d'être froidement correct : mon auteur m'entraînoit ; le stérile & froid com-

pas qui regle & cadence la période , n'auroit pu rester dans mes doigts , tandis que j'étois vivement ému. Qu'on impute mes négligences à la vérité que j'ai voulu mettre dans ma traduction ; qu'on les impute aux sentimens délicieux que mon auteur me faisoit éprouver.

Qu'on ne dise point, cet ouvrage est sans suite : elle existe cette suite ; oui , elle existe dans l'imagination & le cœur de l'homme sensible. Faut-il lentement vous conduire dans la scène qui doit



vous plaire ou vous émouvoir ? l'auteur vous y transporte. Doit-on le blâmer de ce qu'il trouva dans son cœur toutes les ressources de l'intérêt le plus tendre, & d'avoir fû négliger la froideur des transitions ?

Le roman fut, pour quelques nations, un théâtre frivole, où la galanterie le disputoit à l'esprit, & l'esprit à la galanterie. Les anglois furent les premiers qui furent diriger le roman vers sa fin la plus noble, la peinture de la vie ; ils l'ont fait servir comme



la comédie , à corriger les vices & le ridicule : c'est un miroir où l'homme se reconnoît ; mais aussi quelle vérité dans les tableaux , quel charme dans les descriptions , quel coloris d'expressions , quelle naïveté , simplicité & pureté dans les sentimens !

Il me reste à justifier mon titre : celui d'*Homme sensible* ne rend que foiblement le *man of feeling* des anglois ; c'est l'homme qui réunit à toute la délicatesse du sentiment , la plus grande finesse dans les organes ; dont l'ame

simpatife avec toutes les ames,  
qui a toujours dans les yeux  
une larme pour le malheu-  
reux ; que les sanglots échap-  
pés à l'homme souffrant, font  
frémir malgré lui , & qui ,  
dans la nature , faist toujours  
la nuance la plus tendre & la  
plus intéressante.

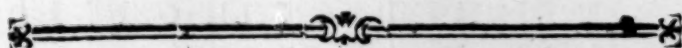


L'HOMME





# L'HOMME SENSIBLE.



## INTRODUCTION.

**M**ON chien étoit en arrêt au milieu d'une bruyere , & nous avoit laissés , le curé & moi , à deux ou trois cent pas sur un chaume voisin , dans un état de suffocation & d'attente ; c'étoit le premier de septembre , & le soleil touchoit à son midi.

Notre peine fut vaine : c'étoit un faux arrêt ; mais , pour rendre

*I. Partie.*

A \*

## 2 INTRODUCTION.

justice à *Rover* ( car c'est un excellent chien , dont je regrette fort d'avoir perdu la généalogie ) les oiseaux s'étoient envolés , & le curé me montrait un buisson où ils s'étoient abattus.

Je m'arrêtai & criai ouf ! Le curé est beaucoup plus chargé que moi d'embonpoint , il essuyoit son front plein de sueur.

Il n'y a pas de situation où l'on soit plus disposé à regarder autour de soi ; c'en est de même dans les diverses affaires de la vie , lorsque , pressé par quelque desir violent , sans regarder à droite ni à gauche , nous allons , nous allons , pour manquer notre but. Alors si nous ne sommes pas de ces caractères



## INTRODUCTION. 3

impétueux qui préfèrent à tout de se battre la tête contre un mur, nous nous effuyons le front, comme le curé, nous jettons les yeux autour de nous, & avec autant de componction que de vérité, nous nous écrions, comme le Roi d'Israël : » tout est vanité & peine » d'esprit. «

En portant mes regards sur l'étendue de l'horison, je cherchois dans ma tête quelque grave maxime, lorsque j'apperçus à peu de distance, & pour la première fois de ma vie, un respectable pilier. L'air de la mélancolie étoit répandu sur cette place, tout respiroit à l'entour le calme le plus tranquille, une seule corneille perchée sur un vieux arbre qui



#### 4 INTRODUCTION.

ombrageoit la porte d'un petit enclos, paroissoit se délecter à l'écho de son croassement.

Je m'appuyai sur mon fusil, & je considérois l'enclos & le pilier, n'ayant pas assez d'haleine pour faire une question au curé ; j'observois quelques coupures qu'on avoit faites aux arbres d'alentour ; c'étoit la seule indication d'un humain qu'on voyoit en ce lieu, si l'on excepte quelques branches taillées de maniere à laisser appercevoir une cascade qui formoit au loin un petit ruisseau.

Presque au même instant j'entrevis une jeune Dame tenant un livre dans sa main, elle se promenoit sous ces arbres ; je montai sur une pierre pour mieux la voir ;



## INTRODUCTION. 5

& le curé assis à mes pieds sur le gazon , tournant son dos au lieu que je considérois , m'apprit que c'étoit la fille d'un baronnet voisin qui se nommoit Walton , & qu'il l'avoit vuë plusieurs fois se promener sur la même place.

Il y a quelque tems , poursuivit-il , qu'il vivoit ici un certain Harley , homme singulier & bizarre , m'a-t'on dit : je n'avois pas encore cette cure ; mais si j'avois eu quelque penchant pour son histoire , j'aurois pû la savoir mieux qu'un autre , puisque j'en ai la plus grande partie en ma possession.

Son histoire , dis-je. — Vous pouvez l'appeller comme il vous plaira davantage , répondit le curé ; car ce n'est pas plus une

## 8 INTRODUCTION.

histoire qu'un sermon : Je vous dirai comment elle se trouve dans mes mains. Nous avions , il y a quelques années , un certain homme grave , logé dans une des fermes dépendantes de la paroisse ; le peuple l'appelloit *l'esprit*. Il étoit bien connu par la longueur de ses enjambées ; je l'ai peu fréquenté ; il ne se montroit jamais dans les cotteries du voisinage , il avoit pour habitude de se promener toute la nuit ; mais on peut bien dire qu'il étoit aussi doux qu'un agneau ; je l'ai vû plus d'une fois jouer avec les enfans sur la grande pierre qui est à la porte de notre cimetière.

Dès que je fus curé , il quitta la paroisse , & personne depuis n'a entendu parler de lui. On trouva

dans sa chambre un rouleau de papiers qui me fut apporté par son hôte. Je me mis à le lire ; mais je fus dégouté dès les premières pages : outre que la main est passablement mauvaise, je ne pus en découvrir l'auteur après avoir parcouru plus de deux chapitres, & je ne crois pas qu'il y ait un seul syllogisme du commencement à la fin.

Je serois charmé, dis-je au curé, de voir ce *farrago*. — Vous allez être satisfait à la minute, car je le porte toujours sur moi. — Comment se peut-il qu'il soit ainsi délabré ? — Les feuilles qui manquent, répondit le curé, m'ont servi à bourrer mon fusil. — C'étoit une façon de répondre à laquelle je n'avois rien à dire ; car

## 8 INTRODUCTION.

je portois aussi dans ma poche, & pour le même dessein, l'ouvrage d'un illustre Allemand. Nous fîmes un troc, & par ce moyen, le curé, étant un logicien du premier ordre, nous avons probablement conservé les deux volumes.

De retour à la ville, j'eus le loisir de parcourir mon acquisition; je trouvai un ramas d'épisodes mises ensemble sans art & sans méthode; je fus vivement ému à la lecture de quelques passages que je rencontrai; & si le nom d'un Richardson eût été à la première page, je crois que j'aurois pleuré de bon cœur.

On a quelque honte de s'affecter de l'ouvrage d'un homme qu'on ne connoît point.

## CHAPITRE XI. (\*)

*De la timidité. — Un caractère. —**Son opinion à ce sujet.*

CH A Q U E homme dans sa jeunesse porte une espèce de rouille; il y a cependant quelques nations, la Françoisè , par exemple , où le climat, la grande société, l'éducation, ou telle autre cause que j'ignore, rendent les habitans si vifs, les rapprochent si fort les uns des autres, que par ce frotte-

---

(\*) Le lecteur se rappellera que l'éditeur n'est comptable que des chapitres qu'il a retrouvés, & même de fragmens de chapitres; le curé est responsable du reste. On a mis le nombre tel qu'il étoit dans le manuscrit, lorsque le chapitre s'est trouvé en entier, & avec le titre que l'auteur lui-même y avoit placé.



ment continuel la rouille dispa-  
roît presque dans leur naissance ;  
mais en Angleterre elle suit un  
homme jusqu'au tombeau , & l'on  
n'ose pas même écrire dessus un  
*Hic jacet* , pour faire parler de lui  
après sa mort.

» Laisse - leur acquérir ces  
» connoissances & ce poli dans  
» leurs voyages , « dit le frere du  
Baronnet , qui étoit un exemple  
frappant d'un excellent métal  
plein de rouille. — J'avois rap-  
proché ma chaise de la sienne. —  
Ah ! laisse - moi peindre ce vieux  
honnête-homme ; je veux con-  
server son image dans mon cœur.

Il avoit une maniere de s'af-  
seoir , qui lui étoit habituelle. Son  
coude s'appuyoit sur ses genoux ,



L'HOMME SENSIBLE. II

de ses doigts il pressoit sa joue & couvroit la moitié de son visage ; mais ce visage autrefois avoit été agréable ; ses traits étoient nobles , & la dignité reposoit sur ses sourcils , les plus larges que j'aye jamais vus. Sa taille étoit droite & bien faite ; l'indolence de son naturel l'avoit un peu courbée.

Ses remarques étoient rares , il ne les faisoit que devant un petit cercle d'amis ; mais elles étoient telles , que tout le monde n'auroit pu les entendre sans vénération. Son cœur pur & sans fard étoit toujours chaud dans la cause de la vertu & de ses amis.

Il est maintenant oublié & parti. La dernière fois que j'entrâi dans la salle de Silton , je vis

112 L'HOMME SENSIBLE:

sa chaise au coin du feu ; on y avoit ajouté un coussin ; elle étoit occupée par la chienne favorite d'une jeune dame. Je m'approchai sans être apperçu , & lui pinçai l'oreille ; la créature heurla & courut vers sa maîtresse , qui , sans soupçonner l'auteur de ses cris , la consola dans les termes les plus touchans , la prit dans ses bras , & la couvrit de son mouchoir. Je m'assis dans la chaise de mon vieux ami. Pauvre Ben Siltou , je te donnai une larme ! accepte cette goutte humide & cordiale qui tombe maintenant à ta mémoire.

« Qu'ils rapportent ces connoissances de leurs voyages ; » c'est fort bon , répondis-je , pour celui

qui veut voyager loin ; mais souvent, dans la rapidité d'un voyage moderne , & parmi les peuples chez qui plus communément on le fait , il arrive que le frottement est si violent que non-seulement la rouille , mais le métal aussi souffre de l'altération & même se détruit.

Permettés - moi de corriger votre métaphore, dit M. Sifton ; le corps qui est dans l'inaction , n'acquiert pas toujours de la rouille. Tel, peut-être, est dans le cas comme moi, qui n'ai jamais dissipé ma jeunesse ; on pourroit dire avec plus de raison que c'est une espèce de croute dont la nature nous revêt , pour nous faire servir a de plus grands desseins.

#### 14 L'HOMME SENSIBLE.

Votre réflexion est juste, répliquai-je, & quelque fois, comme dans certains fossiles, cette enveloppe nous cache des pierres précieuses.

Allons plus avant, poursuivit M. Silton; il y a deux sortes de timidités : la rudesse d'un sot, que quelques pas dans le monde vont convertir en fatuité, sans lui enlever sa bêtise; & cette sensation délicate, tendre & soumise, que les connoissances les plus étendues ne sauroient effacer.

On peut conclurre des divers incidens que j'ai rapportés, que Harley étoit de la dernière espèce de créatures timides, s'il y a quelque justesse dans les principes de M. Silton. Il ne fut jamais atteint

L'HOMME SENSIBLE. 15

des vices qui caractérisent la première. Il étoit de ces bons gens qui vivent à leur aise sur un revenu de deux cent cinquante livres sterling. Ses voisins étoient la plupart des négocians devenus très-riches par leur commerce au-dehors, & des fils d'intendans devenus encore plus riches par leur souplesse au-dedans ; tous versés dans l'utile science des mille, dix mille & cent mille ; de manière qu'un de leur salut, à un homme tel qu'Harley, auroit engagé le Curé à chercher dans ses sermons quelque texte d'humilité chrétienne.





## CHAPITRE XII.

*Des intérêts mondains.*

IL y a certains intérêts que, suivant le monde, chaque homme doit avoir, & qui, par conséquent, sont fort bien appelés du nom de mondains; mais le monde peut se tromper dans son évaluation : ignorant les principes qui constituent le bonheur ou la peine, il met sans distinction, dans un des côtés de la balance, pouvoir; honneurs, richesses; & dans l'autre les contraires. Les poètes & les philosophes ont souvent protesté contre cette décision; mais leurs argumens ont été rejetés comme romanesques & ridicules.



Un jeune homme ne manque jamais d'avoir quelque ami grave & prudent pour lui faire connoître ses intérêts , réveiller ses idées & les diriger vers l'objet le plus propre à remplir ses vues.

Harley eut de pareils amis. On lui répéta souvent que par le moyen de la fortune on commandoit au luxe & aux aises de la vie. On lui fit de brillantes descriptions de tout ce qu'on pouvoit acquérir par les richesses. Son émulation fut excitée par le détail des moyens qui pouvoient les lui procurer.

Il étoit d'un caractère à entendre tout ce qu'on lui disoit du plaisir, de la bonne chere & de la molesse, avec assez d'indiffé-

rence ; mais ces discours répétés ; l'entraînoient hors de son caractère ; il y revenoit , amené par les réflexions que produisoient en lui certains exemples qui ne portoient pas toujours une apparence trop aimable.

J'ai souvent réfléchi à une qualité nécessaire dans la composition du bonheur ; un homme sensible devroit tâcher de l'acquérir : c'est un certain respect pour les folies du monde. Il y a tant d'espèces de fous que le monde révère , & que les circonstances placent à une hauteur dont ils font peu dignes , que celui qui ne peut retenir son mépris , toujours en contradiction avec l'arrangement des objets , gouterà peu la part du lot

qui lui est destiné. Je ne prétens pas assurer que telle étoit la position d'Harley; on pourroit dire au contraire, d'après son propre témoignage, que les idées qu'il s'étoit formées de la grandeur & de la pompe mondaine, fervoient à lui rendre plus agréable l'état où la providence l'avoit placé.

Il étoit encore enfant lorsqu'il perdit son pere; le bon homme, pour conserver les biens de son fils, lui nomma grand nombre de tuteurs; il en arriva que rarement pouvoient-ils s'assembler pour s'occuper des affaires de leur pupille, ou si par hasard ils le faisoient, ils étoient entr'eux d'une opinion si contraire, que la seule voie de conciliation étoit un dîner

ou une bouteille de vin : mais ce moyen, qui ne manquoit jamais d'interrompre la dispute, laissoit après les assistans dans un état peu propre à la finir : l'éducation d'Harley fut par conséquent un peu négligée.

Il avoit deux moyens d'accroître sa fortune qui auroient pû se présenter à des gens moins prévoyans que ses tuteurs. L'un étoit la succession d'une vieille Dame sa parente ; mais Harley fut s'accommoder si mal à son humeur, qu'elle mourut sans lui laisser un sou. L'autre étoit de tâcher d'obtenir un terrain inculte contigu à son patrimoine.

Son voisin M. Walton ayant entendu parler de cette affaire,

L'HOMME SENSIBLE. 21

offrit généreusement sa recommandation pour la faire réussir. Il dit à Harley que quoique depuis longtems il fût étranger aux courtisans, il ne doutoit point qu'il y en eût encore quelques-uns qui auroient égard à sa demande, & que s'il vouloit aller à Londres, il lui donneroit une lettre pour un baronnet de ses amis qui avoit un grand crédit auprès du lord trésorier.

Parents, amis & tuteurs presserent vivement Harley d'accepter cette offre; ils ne manquèrent pas de lui parler de tous les avantages qu'un certain degré d'esprit & d'assurance donne à l'homme qui veut faire quelque figure dans le monde. Ils firent en même tems un



## 22 L'HOMME SENSIBLE.

portrait si défavantageux de la timide réserve, qu'un étranger qui les auroit entendus, eût pû croire que dans le code britannique il y a quelque statut formel contre tout citoyen convaincu de modestie.

Malgré le peu de penchant d'Harley pour les sollicitations, il ne put résister aux raisons qui l'assailloient de toutes parts ; & comme il n'avoit pas besoin de grands préparatifs, le jour de son voyage fut bientôt fixé.



## CHAPITRE XIII.

*L'Homme sensible amoureux.*

LA veille du jour de son départ, il vint prendre congé de M. Walton. Nous ne devons rien déguiser. — Il y avoit une autre personne de la famille à qui cette visite s'adressoit secrètement. M. Walton avoit une fille, & elle étoit telle que nous allons essayer de la peindre.

Les notions d'Harley sur le *ro Kalon*, ou le beau, n'étoient pas toujours d'une espèce à être définies; rougir au moindre mot, être affable avec ses inférieurs, s'attendrir, verser des larmes à un récit touchant, étoient pour Harley

24 L'HOMME SENSIBLE.

ces secrets heureux qui composent la ceinture des Graces ; Miss Walton, à ses yeux, la possédoit cette ceinture précieuse , pourvue de tous ses charmes ; & à ce don brillant, elle réunissoit la beauté.

A l'âge de dix-sept ans elle avoit été présentée dans le monde : son pere étoit alors membre du Parlement, & Miss l'objet de tous les *Tost* qui se buvoient à Londres. A vingt-quatre ans retirée à la campagne, sa santé ne fut buë que par le petit cercle des amis de son pere. Son teint étoit d'une blancheur qui tenoit de la pâleur, ce qui diminueoit un peu de sa beauté ; mais c'étoit l'emblème, selon Harley, de la candeur qui régnoit dans son ame : ses yeux étoient

étoient plus doux que perçans , à moins qu'ils ne fussent animés par la bonne humeur , ce qui arrivoit assez souvent. Son air & ses manieres étoient pleins d'élégance , & d'autant plus sûrs d'attirer des hommages , que leur maîtresse étoit moins portée à les exiger. Sa voix étoit d'une douceur inexprimable ; c'étoit , pour me servir de l'expression de l'incomparable Otway , » le son le plus tendre que » le berger tire de ses pipeaux. «

Sa conversation étoit la gaieté même ; rarement cherchoit-elle l'esprit , plus rarement affectoit-elle du savoir : sa bienfaisance étoit sans bornes , son humanité un sentiment plus qu'un principe ; mais les esprits tels que celui

26 L'HOMME SENSIBLE.

d'Harley, sont peu capables de faire cette distinction. Communément ils font honneur à la vertu d'une bienveillance qui n'est souvent qu'un instinct de la nature.

Comme M. Walton vivoit depuis quelques années à la campagne, Harley avoit eu de fréquentes occasions de voir sa fille. Il la considéra longtems avec ce respect & cette admiration que son abord sembloit commander ; l'habitude qu'il s'en forma, & cette sensibilité dont nous avons dit qu'Harley étoit doué, le rendirent silencieux en présence de Miss Walton. Il donnoit une attention particuliere à ses opinions.

Quelquefois il osoit exprimer d'un regard son approbation ;



mais rarement donnoit-il son avis sur le même sujet, bien moins encore faisoit-il compliment à la jeune Lady sur la justesse de ses remarques.

De-là vint sans doute que Miss Walton fit plus de cas d'Harley que de tous ceux qui venoient la voir. Une attention de Miss, & une sorte de politesse à laquelle elle s'étoit étudiée, étoit de mettre tout le monde à ce niveau d'égalité qui augmente la satisfaction des personnes qui se fréquentent & qui se voyent. Harley s'en aperçut, son estime pour Miss Walton s'accrut au-delà de tout ce qu'on pourroit dire. Malgré les définitions travaillées que certains hommes sages nous ont données

28 L'HOMME SENSIBLE.

de l'inhérente beauté de la vertu ; il est certain que nous sommes toujours enclins à trouver plus aimable celle qui condescend à nous flatter d'un sourire.

On peut observer la gradation facile de l'estime à l'amour ; dans le sein d'Harley il n'y eut presque pas de progrès & de succession. Dans peu ses idées furent élevées bien au-dessus de leur portée naturelle. Sans chercher la cause de ces mouvemens qu'on auroit pû croire surnaturels dans des tems plus crédules , nous nous bornerons à en décrire les effets. Dans quelques-uns de ces accès d'enthousiasme , Miss Walton lui paroissoit une divinité ; mais le portrait qu'il en avoit tracé se simpli-

L'HOMME SENSIBLE. 29

fiant peu à-peu, l'estime étoit le mot peu expressif des sensations que cette image avoit excitées.



## CHAPITRE XIV.

*Il se met en route. — Le Mendiant  
& son chien.*

HARLEY avoit pris congé de sa tante la veille de son départ ; mais l'affection de la bonne Dame pour son neveu ne lui permit pas de reposer ; elle étoit déjà dans le salon la larme à l'œil , lorsque Harley se leva & descendit.

Pierre étoit à la porte. Nous avons déjà parlé de ce fidèle serviteur , le pere d'Harley l'avoit élevé dès son bas âge : Harley en sortant le prit par la main , souriant comme s'il avoit dit , je ne veux pas pleurer. — Il monta sur le champ dans sa chaise , Pierre

plia le marche-pied : mon cher maître , dit-il en remuant sa tête & ses yeux humides & tristes , j'ai souvent entendu dire que Londres est une bien méchante ville. — Il fut interrompu au milieu de sa pensée , & sa bénédiction ne fut pas entendue ; — mais elle l'est honnête , Pierre , & tes larmes ajoutent à son énergie.

Peu d'heures après Harley parvint à l'auberge où il avoit résolu de déjeuner ; mais la plénitude de son cœur ne lui permit pas de manger un morceau. Il se promenoit sur la route , & gagnant une petite hauteur , il jeta sa vue sur le lieu qu'il venoit de quitter , il considéroit cette perspective , ses champs , ses bois & ses cô-



teaux ; ils étoient presque déjà perdus dans les nuées, son imagination les peignoit à son regard, & avec un soupir il disoit : adieu, adieu !

Il venoit de s'asseoir sur une large pierre pour ôter de son foulier un petit caillou, lorsqu'il vit à peu de distance un mendiant qui venoit à lui. Son habit étoit assez délabré ; rapiécé de morceaux de plusieurs couleurs, parmi lesquelles le rouge & le bleu dominoient. Il tenoit un bâton court & noueux, ses pieds étoient nus ; cependant il portoit sur son visage l'apparence de la bonne humeur, il se promenoit d'un pas lesté, & un chien basset trotoit derrière lui.

Nos délicatesses, disoit Harley

en lui-même, sont purement imaginaires, elles ne sont pas dans la nature. Ce mendiant se proméne gaiement & nuds pieds sur la pointe de ces pierres, tandis que j'ai perdu le songe le plus agréable pour un petit caillou qui s'est glissé dans mon foulier. — Pendant ces réflexions le mendiant s'étoit approché d'Harley, & lui tendant le reste d'un chapeau, lui demandoit la charité; le chien la demandoit aussi. — Comment résister à ces deux supplians? En vérité, les pieds nuds du mendiant avoient frappé Harley, & rendu sa demande inutile. Il lui avoit destiné six sols. Le pauvre en les recevant, versa sur lui toutes les bénédictions dont il put

### 34 L'HOMME SENSIBLE.

s'aviser, & prenant un aspect plus riant, il dit à Harley, s'il vouloit savoir sa bonne aventure. — Harley le fixa d'un regard ferme, & rendit le prophète muet. — Je voudrois plutôt apprendre, dit-il, ce qu'il est en votre pouvoir de me dire. Votre conversation pourra m'amuser : asseyez-vous sur cette pierre, & faites-moi connoître votre profession.

Maître, dit le mendiant, j'aime votre franchise, Dieu fait si j'ai plus de malice qu'un enfant; mais il n'y a plus rien à faire dans le monde, on vit comme on peut, & mentir est, puisque vous voulez bien lui donner ce nom, ma profession. Je fus en quelque sorte forcé à prendre ce commerce,

car je trafiquois autrefois en disant la vérité.

J'étois laboureur de mon métier, & je gagnois assez pour vivre; je ne m'épargnois rien, j'étois ce qu'on appelle un *drôle de corps*, & ces gens là sont rarement riches, M. Harley. Vous me connoissez donc? dit Harley. — Oui; il y a peu de personnes dans le pays que je ne connoisse: comment pourrois-je autrement donner la bonne aventure? Cela est vrai. — Mais revenons à votre histoire, vous étiez laboureur, dites-vous, & *drôle de corps*.

Que signifie la tristesse? Monsieur, elle fait perdre à un homme tout son embonpoint, elle le rend pâle & maigre; je fus amené par

36 L'HOMME SENSIBLE.

dégrés à l'oisiveté. D'abord je n'eus pas de travail, ensuite je n'eus plus envie d'en avoir. Je n'avois pas un parent au monde qui fût de ma connoissance, & je n'avois pas su me garder un ami plus de huit jours ; rarement je demeurois plus de six mois dans un même lieu, & j'aurois pu mourir avant que de trouver à m'établir dans aucun. Ainsi je fus forcé de demander mon pain. — C'est là un bien triste commerce, M. Harley. — Je racontois franchement tous mes malheurs, & personne ne vouloit me croire. Le peu de passans qui me donnoient un demi-sol, le faisoient en hochant la tête & en m'enjoignant de ne pas les ennuyer davantage.



Enfin je trouvai que le monde ne se soucie pas de faire l'aumône, sans avoir quelque fureté pour son argent. Une jambe de bois, un bras de moins, sont une sorte de lettre de change sur le ciel, pour ceux qui veulent placer leurs fonds là-dessus. Ainsi je changeai de système, & au lieu de raconter mes propres infortunes, je m'avisai de prophétiser du bonheur aux autres. Je trouvai que c'étoit-là mon meilleur chemin. Le vulgaire écoute avec plaisir une histoire, lorsque c'est la sienne : & de tous ceux qui se vantent de ne point croire un diseur de bonne aventure, j'en ai vû bien peu sur lesquels mes discours n'ayent fait quelque impression. Je nomme

38 L'HOMME SENSIBLE.

leurs connoissances, je fais tirer des servantes & des laquais les petites querelles de ménage, les intrigues d'amour : en vérité, les personnes qui s'adressent à nous sont celles qui servent le mieux notre dessein. Ils n'osent pas nous embrouiller, chacun est bien-aïse d'entendre ce qu'il desire de croire ; & ceux qui répètent nos prédictions pour en rire, sont généralement plus sérieux dans l'ame que leurs auditeurs ne pourroient l'imaginer. Avec une mémoire assez bonne, les tours de mon chien & ce qu'il peut voler en chemin, je me fais un genre de vie assez commode : mon commerce, il est vrai, n'est pas des plus honnêtes ; mais est-on beau-

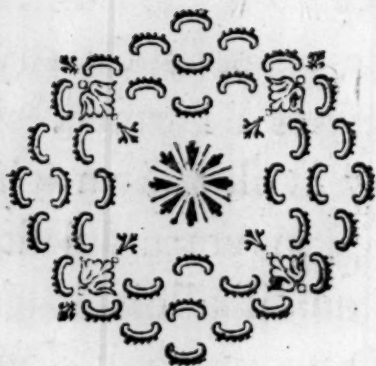
coup trompé, lorsqu'on donne un fou pour avoir la perspective d'un bonheur souvent très possible. —

Vous me permettrez de vous quitter, j'ai trois mille à faire avant midi, pour aller apprendre à quelques jeunes Mifs si leurs maris seront ou pairs du royaume, ou capitaines à l'armée.

Harley avoit tiré un *schiling* de sa poche; la vertu lui fit considérer à qui il alloit le donner; — la Vertu retenoit son bras; — mais une plus douce forme, sœur de la Vertu, moins sévère qu'elle, moins grave que la Pitié, lui sourit; ses doigts perdirent leur compression, l'argent lui échappa. — Le chien bien appris s'en saisit à l'instant, & bien con-

40 L'HOMME SENSIBLE

traire en ceci aux intendans , le  
délivra tout entier & sur le champ  
à son maître.....



## CHAPITRE XIX.

*Harley retourne chez le Baronnet.*

*Louable ambition d'un jeune homme  
qui veut être quelque chose dans le  
monde.*

Nous avons rapporté dans le chapitre précédent, le peu de succès de la première visite d'Harley au grand homme à qui M. Walton l'avoit recommandé. Ce contre-tems ne paroîtra que bagatelle aux gens de la ville, accoutumés à pareils refus, ou témoins de la patience de ceux qui les endurent; mais dans le pays d'Harley on ne savoit qu'en penser, & dans toutes les lettres qu'il en recevoit, on étoit surpris de le trouver si peu



42 L'HOMME SENSIBLE.

ardent, si peu pressant dans ses affaires; on ne cessoit de lui prêcher une affrontée assidue.

Harley résolut de faire une seconde visite au Baronnet. Fortifié par les hautes idées de sa propre dignité, & tâchant d'affoiblir, de diminuer ou de pallier la crainte d'un nouveau refus, en suivant *Grosvenor-Square*, il réfléchissoit à la folie des hommes qui fixent une idée de supériorité sur les richesses, & réduisent des hommes que la nature a rendus égaux par l'esprit & les organes, à une sorte de bassesse & de servitude. Il avoit déjà traversé la place; il suivoit la rue qui le conduisoit chez le Baronnet, & toujours raisonnant sur le même

texte, il s'étoit monté de maniere à paroître avec indifférence devant un homme riche de plus de six millions de revenu : mais sans doute les prémices de son raisonnement n'étoient pas bien fondés, puisqu'en approchant de la porte du grand homme, il sentit son cœur palpiter d'une maniere étrange.

Cependant il avoit déjà franchi l'escalier, lorsqu'il apperçut un jeune homme élégamment vêtu d'un habit blanc, veste rouge, tenant dans sa main une petite houffine qu'il agitoit avec toute la grace possible ; Harley continuoit son chemin vers l'appartement du Baronnet ; l'étranger le salua bien poliment ; Harley

44 L'HOMME SENSIBLE

rendit le salut, quoiqu'il ne se rappelât point d'avoir jamais vu cet homme : l'étranger ne s'en tint pas-là; il demanda à Harley, toujours avec la même politesse, s'il n'alloit point chez son ami le Baronnet? — Je venois aussi pour le voir, mais j'apprens qu'il est depuis deux jours à la campagne. — Harley le remercia, & tournoit déjà ses pieds vers la porte, lorsque cet homme lui fit observer qu'il seroit plus séant de laisser son nom; — & sur le champ frappant lui-même fort obligeamment à la porte de l'antichambre, — Thomas, Monsieur venoit pour parler à votre maître. — Votre nom, Monsieur. — Harley. — Vous vous en souviendrez, Tho-

mas, Harley. — La porte se referma. — Puisque nous sommes ici, continua-t'il, nous n'aurions pas perdu nos pas si nous allions faire un tour ou deux à *Hyde-Park*; il accompagna cette proposition d'une seconde révérence, & Harley l'accepta en la lui rendant.

Pendant leur promenade la conversation fut brillante de la part de l'étranger. La comédie, l'opéra, les assemblées, ne furent point oubliés; il paroissoit maître passé dans l'art de les juger. Il parloit de plusieurs beautés à la mode, de la maniere la plus tendre. Harley admiroit cette vivacité, & se livroit d'autant plus au plaisir d'en éprouver les effets, qu'elle étoit plus contraire à la réserve de son naturel,



46 L'HOMME SENSIBLE.

Quoique je ne sois pas de l'avis de quelques hommes sages qui prétendent que l'existence des objets dépend de l'idée qu'on s'en forme ; je suis néanmoins convaincu que notre façon de voir influe beaucoup sur l'aspect qu'ils nous présentent. L'optique de certains esprits est si mal-adroite en fait de perspective , qu'elle jette une ombre sur tous les tableaux qui leur sont présentés , tandis que l'optique de quelques autres esprits du nombre desquels étoit Harley , ressemble au miroir de presque toutes les Dames , qui produit l'effet étonnant de rendre leur teint plus frais & plus doux.

Ils avoient fini leur promenade , ils revenoient par un des côtés



du parc, lorsqu'ils virent cet écriteau pendu à une fenêtre: *Excellent ordinaire pour le samedi & le dimanche.* — Ce jour-là étoit un samedi, & les tables étoient déjà couvertes. — Si vous n'êtes point engagé, Monsieur, dit le jeune homme, nous pourrions entrer & diner ici; il est possible que nous rencontrions quelque original, & j'aime à la folie les gens de cette espèce. Harley ne refusa point, & l'étranger lui montra le chemin de la salle.

Il fut placé, par les soins de son introducteur, dans une chaise à bras au coin de la cheminée; tout auprès de lui étoit assis un homme à la contenance grave, dont le regard fier indiquoit ce que com-

48 L'HOMME SENSIBLE.

munément on appelle un homme de guerre : il portoit une ample perruque, blanche jadis, alors d'un jaune foncé, son habit étoit de ces draps modestes qui se rient des injures de l'air & de la poussière ; deux bottes fortes cachotent en partie les genoux trop mûrs d'une culotte de peau, & un mouchoir négligemment noué autour de son cou, le préservoit des rhumes, & empêchoit sa cravate de se salir. Tout auprès on voyoit un autre homme à mine large barbouillée de tabac, les yeux vifs, & d'une parure un peu plus délabrée.

L'officier observa que la chambre lavée depuis peu, n'avoit pas eu le tems de sécher, & qu'il n'y avoit

L'HOMME SENSIBLE. 49

avoit rien de plus mal-fain que l'humidité pour les hommes & les animaux.

On raisonnoit sur ce texte, lorsque la porte s'ouvrit pour faire place au diner. — Je ne fais pas ce qui en est de vous, Messieurs, dit le compagnon d'Harley ; mais je ne me sens pas le moindre appétit ; & je doute que je puisse manger un seul petit morceau. Il s'assit cependant, & prouva par sa voracité, qu'il ne connoissoit pas toutes ses forces. Il prit sur lui de couper les viandes, & critiqua pleinement tous les mets, & surtout le *Pudding*.

Lorsqu'on eut desservi il proposa du Punch, ce qui fut généralement approuvé. J'en ai,

I. Part.

C

dit-il, chez moi du meilleur, & si je puis boire une goutte de celui-ci, ce fera grande merveille. — Le punch arrivé, il s'empressa de remplir les verres, & portant les santés. — Pour le roi, dit-il; cette santé naturellement menoit à la politique. C'est un privilège des Anglois de boire la santé du roi, & de parler de sa conduite. On raisonna beaucoup sur le grand nombre des pensions & sur la cherté des vivres.

Bientôt on fit silence, & tant qu'il resta une goutte de punch, la conversation fut remplie par l'homme à la veste rouge, qui raconta plusieurs histoires bouffonnes, & répéta tous les bons mots sortis de la bouche des lords &



L'HOMME SENSIBLE. 51

ladis de sa connoissance. Enfin un des convives tirant une montre d'une belle grandeur , nomma l'heure & dit qu'il avoit un rendez-vous. Est-il possible qu'il soit déjà si tard, dit le compagnon d'Harley? j'ai bien peur de manquer. . . En vérité, je crois que je suis maudit en fait de rendez-vous malgré moi , je les manque presque tous.

Lorsqu'il fut sorti, Harley se tournant vers une des personnes qui restoient , lui demanda s'il connoissoit ce jeune gentilhomme. Oui, c'est un de vos gentils-hommes aux couleurs : je l'ai connu il y a quelques années, sous la qualité de valet de pied ; il jouoit aussi le rôle honnête de complaisant. Quelques personnes aux-



52 L'HOMME SENSIBLE.

quelles il a rendu service sous ce double titre , l'ont fait commis ; c'est maintenant sa profession , & il se donne des airs de noblesse. L'impudent ! parce qu'il a quelques shilings de plus dans sa poche , il vous parlera trois fois plus que mon ami Mundy qui étoit ici , & qui est digne de plus de mille sols si l'autre en vaut un ; mais je connois le maraut , & je le méprise.

Harley commençoit à le mépriser aussi. Il s'indignoit en lui-même d'avoir mis toute sa patience & son attention à écouter cet homme ; mais il revint bientôt de sa pensée , en réfléchissant que son esprit avoit été aussi instruit , aussi intéressé par ce commis ,

L'HOMME SENSIBLE. 53

qu'il eût pû l'être par une autre  
personne plus digne selon le monde.  
Si la futilité est une foiblesse,  
elle doit être imputée à ceux qui  
en font profession, & non à ceux  
qui ne font que les imiter.



## CHAPITRE XX.

*Il visite Bedlam. — Détresse d'une femme.*

PARMI ces objets qu'on appelle curiosités dans Londres, & qui attirent les étrangers, on peut compter Bedlam. Un ami d'Harley lui proposa de l'y conduire, après lui avoir montré la tour & les autres monumens. Harley fit quelque difficulté; il est inhumain, disoit-il, d'exposer ainsi à la vue de tout venant une des plus grandes misères dont la nature humaine puisse être affligée. On ne peut voir ces êtres ainsi dégradés, sans une peine extrême, qui doit laisser dans le cœur, des traces profondes.

— Il fut séduit par les vives sollicitations de son ami, & de quelques personnes de la compagnie où il se trouvoit, parmi lesquelles étoient des femmes. Ils partirent tous ensemble pour Moorfield.

Leur guide les mena d'abord vers les petites loges de ceux qui sont dans l'état le plus horrible de démence. Le bruit des chaînes & les cris perçans, le torrent d'imprécations que vomissoient ces malheureux, formoient une scène des plus terribles. Harley, ses amis & surtout les femmes, prièrent leur conducteur de revenir sur ses pas. Il parut surpris des impressions douloureuses qui se peignoient sur leur visage; & ce ne fut pas sans peine qu'ils ob-

tinrent de ne voir que la partie des loges la moins terrible à considérer.

Il les mena vers le quartier destiné à ceux qui ne sont dangereux ni pour eux ni pour les autres, & qui jouissent d'une liberté proportionnée au degré de leur folie.

Harley étoit resté derrière sa compagnie, il observoit un de ces malheureux qui faisoit des pendules avec quelques brins de fil & des boules d'argile ; il avoit tracé sur le mur un grand cercle, & marqué tous les points de l'aiguille. Un homme au regard tranquille s'avança souriant à ce maniaque ; & se tournant ensuite vers Harley. — Cet homme que vous considérez, lui dit-il, étoit autrefois un mathématicien célèbre, il fut



la victime de la théorie des comètes. Ayant longtems calculé & formé une table sur les probabilités d'Isaac Newton ; malheureusement pour lui un de ces astres manqua l'heure de la prédiction ; & bientôt ses amis furent obligés de le conduire dans cette demeure. — Si vous voulez me suivre ; continua l'étranger , je suis en état de vous donner des renseignements sur ces malheureux , aussi bien que celui qui sert de guide à votre compagnie. — Harley s'inclina & le suivit.

Ils s'approchèrent d'un de ces fous qui avoit griffonné nombre de figures sur une pièce d'ardoise. Harley eut la curiosité de les voir de plus près ; c'étoient plusieurs

58 L'HOMME SENSIBLE.

colonnes au haut desquelles on lisoit le nom de nos différentes colonies , le change & l'intérêt de l'argent. Cet homme , dit le guide d'Harley , étoit bien connu à la Bourse. Il fut riche jadis de plus de cinquante mille pièces , & résolu de quitter le commerce , il réalisa ses fonds & fit marché pour une assez belle terre dans le nord de l'Angleterre ; mais avant de conclure , il eut quelques différens avec le propriétaire , sur les réparations des murs d'un jardin. Il partit , revint à Londres commercer de nouveau ; mais une baisse considérable dans les actions , & plusieurs entreprises dans lesquelles il échoua , le réduisirent à la mendicité & à la folie. **Pauvre infortuné !** dit Harley.

Une idée peu réfléchie sert souvent de motif aux actions de la plus grande partie du monde , disoit le guide d'Harley ; une imagination échauffée est le seul flambeau qui éclaire la plûpart des hommes ; l'univers , à l'œil du philosophe , est une large demeure habitée par des fous. — Cela est vrai , dit Harley. — Les passions des hommes sont des accès passagers de démence , & les effets en ont été quelque fois bien funestes depuis le fou de Macédoine jusqu'à celui de Suède.

Ce fut en effet une bien grande folie dans Charles XII. de vouloir ajouter un empire aussi vaste que la Russie à ses autres possessions ; rien n'eût été plus fatal que la

60 L'HOMME SENSIBLE

réussite de son projet : la balance du Nord eût été rompue ; mais le Sultan & moi nous y serions vigoureusement opposés. — Vous, Monsieur ? dit Harley, non sans grande surprise. — Oui, moi, le Sultan & moi : vous ne me connoissez donc pas ; je suis le Kan de Tartarie.

Harley ne fut pas peu frappé de cette découverte ; mais cachant avec soin son étonnement, il fit au monarque une profonde révérence, & le quitta pour aller rejoindre sa compagnie.

Il la trouva dans une galerie séparée, destinée aux femmes. Quelques-unes de ces malheureuses avoient entouré les Dames qui les visitoient, & examinoient avec

plus de soin qu'on ne peut l'exprimer, les détails de leur parure.

On en voyoit une à l'écart, qui portoit dans sa contenance un air de majesté. Son visage, quoique pâle & défait, étoit moins livide que celui de ses compagnes. Il monroit cet abattement décent & triste qui excite notre pitié sans y mêler de l'horreur. Les yeux de toute la compagnie se tournèrent vers elle. Le gardien nous apprit que cette jeune lady étoit l'héritière d'un bien considérable. — Elle étoit aimée, si l'histoire qu'on m'a contée est véritable, d'un aimable gentilhomme, autant son égal en naissance, qu'il l'étoit peu du côté de la fortune; mais l'Amour, disent-ils, est aveugle : elle



62 L'HOMME SENSIBLE.

le crut aussi riche qu'elle. Le pere ne voulut pas entendre parler de leur mariage, & congédia le jeune homme. Il s'embarqua pour les Indes occidentales, dans l'espoir d'améliorer sa fortune & d'obtenir sa maîtresse; mais il fut à peine arrivé, que saisi par une de ces fièvres, communes dans ces climats, il mourut en peu de jours, regretté de tous ceux qui l'avoient connu. Ces nouvelles parvinrent aussitôt à sa maîtresse, pressée par son pere d'épouser un vieux & riche avare. La mort de cet amant ne produisit aucun effet sur ce pere inhumain, il ne fut que plus ardent à conclure le mariage qu'il avoit projeté. Mais la douleur de la fille, son déses-

poir, l'aversion qu'elle avoit pour l'homme qu'on lui destinoit, la réduisirent à l'état où vous la voyez. Dieu ne laissa point impunie tant de cruauté, les affaires de ce pere essuyèrent plusieurs revers, & il mourut peu de tems après misérable.

Cette histoire racontée dans le style le plus simple, gagna toute l'attention d'Harley, & obtint de lui le tribut de quelques larmes. La jeune Dame jusqu'alors avoit paru plongée dans la plus sombre rêverie, ses yeux étoient fixés sur une petite bague qu'elle avoit à son doigt. Elle se tourna bientôt vers Harley. — Mon Billy n'est plus, dit-elle, & vous pleurez pour mon Billy. — Que vos lar-

mes soient bénies. — Je voudrois pleurer aussi, mais mon cerveau n'a plus de larmes à me donner. Il brule, il brule, il brule. — Elle vint plus près d'Harley. — Consolez-vous, jeune Dame, votre Billy est dans le ciel. — Y est-il en effet ? Nous pourrions donc nous revoir ? & cet homme affreux, montrant le gardien, ne fera point avec nous. — Hélas ! je suis devenue bien méchante depuis peu, j'ai oublié de songer au ciel ; cependant je prie quelque fois : quand je le puis je prie, & quelque fois je chante ; lorsque je suis bien triste, je chante, — vous pourrez m'entendre.

» Légère soit la terre qui cou-  
 » vre mon Billy, & verd le gazon  
 » qui enveloppe sa tombe. »

L'HOMME SENSIBLE. 75

On ne pouvoit rien entendre de plus touchant ; jamais voix ne fut plus pénétrante , & le gardien excepté , il n'y eut personne qui n'eût les yeux humides.

Vous pleurez encore , dit-elle ; je ne voudrois pas vous voir pleurer. Vous ressemblez à mon Billy ; vous êtes , croyez-moi , tel qu'il étoit lorsqu'il me donna cet anneau. — Pauvre Billy , je te voyois pour la dernière fois ! — Je vous aime pour cette ressemblance avec mon Billy ; mais je ne pourrai jamais aimer aucun homme comme lui. Elle tendit la main à Harley , il la prit , la ferra dans les siennes , la baigna de ses larmes. — C'est-là la bague de Billy , dit-elle , je ne puis vous



la donner ; mais en voici une autre que j'ai faite aujourd'hui de quelques brins d'or arrachés à cette étoffe , gardez-la pour l'amour de moi. — Je suis une étrange fille ! — mais mon cœur est innocent : mon pauvre cœur , il se consumera ! sentez comme il bat. — Elle pressoit sa main contre son sein ; alors tenant sa tête dans l'attitude d'une personne qui écoute un , deux , trois , — fois tranquille , pauvre cœur agité , mon Billy est froid ! — Mais j'oublie la bague ; elle la remit à Harley. — Adieu , je dois vous quitter maintenant. Elle vouloit retirer sa main , Harley la porta à ses lèvres. — Je n'ose rester plus longtemps , ma tête devient sombre ;



L'HOMME SENSIBLE. 67

adieu. — Elle s'enfuit avec une démarche précipitée, vers un petit réduit qui étoit à quelque distance. — Harley s'arrêta, fixé dans l'étonnement & la pitié. Ses amis donnerent quelque argent au gardien. Harley considéroit sa bague ; il mit deux guinées dans la main de cet homme : — soyez humain envers cette infortunée. — Il fondit en larmes, & sortit.



## CHAPITRE XXI.

*Le Misantrope.*

L'AMI qui avoit conduit Harley à Bedlam, vint le trouver le lendemain, & après quelques discours sur les aventures de la veille : je vous menai, dit-il, hier visiter les fous, je vous conduirai ce soir à souper chez un sage. Ne vous attendez point aux maximes & à la gaieté de Socrate, mais plutôt à l'esprit & aux saillies de Diogène. Pour vous préparer à cette visite, je dois vous faire connoître un peu de son histoire.

Notre sage est l'aîné de deux fils d'un riche baronnet; leur pere mourut lorsqu'ils étoient encore

## L'HOMME SENSIBLE. 69

Enfans. Ils furent tous les deux remarquables dans les écoles par leur vivacité & leur génie. Celui-ci ne visoit à aucune profession ; le bien de son pere , comme aîné , lui suffisoit pour vivre dans une libre oisiveté. Le cadet fut placé chez un célèbre avocat. En ceci les amis furent plus consultés que son inclination ; mais son caractère affable & doux lui fit supporter un état si contraire à son humeur. Il eut la douleur de se voir surpasser par des hommes ignorans & durs. Sa sensibilité étoit un obstacle invincible à son élévation ; mais on ne le vit jamais se plaindre ni murmurer contre la prudence de ceux qui lui avoient choisi son état. Il continua de travail-

ler pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'un parent lui eut laissé un petit revenu, qui, joint à son patrimoine, lui faisoit un sort honnête. Alors il se retira à la campagne, il s'unit à une jeune fille d'un caractère semblable au sien, & le monde le plaignoit de s'être fait un pareil genre de bonheur.

L'aîné, que vous verrez ce soir à souper, fut naturellement impétueux, décisif & tranchant. Il entra dans le monde avec toutes les espérances qui trompent toujours les jeunes gens, ardent à l'excès dans ses goûts, aussi violent dans ses haines. Il étoit sur le point de se marier avec une jeune Dame, lorsqu'un de ses amis, pour la probité duquel il eût engagé sa



vie, enleva son idole, & le laissa pour répondant d'une somme considérable que cet ami prodigue avoit dissipée.

Le songe qu'il s'étoit formé s'évanouit ; il abjura toute amitié, toute confiance ; il vendit ses terres, revint à la ville, & s'enferma dans une espèce de grenier avec une femme qui a été sa nourrice. Depuis il employa tous ses talens à rabaisser son espèce : je dois vous prévenir en ceci, quelque opposée que son opinion soit à la vôtre, laissez-la lui soutenir sans le contredire ; autrement il gardera le plus profond silence, & nous n'aurons pas un mot de lui de tout le soir. Harley le promit, & accepta l'invitation.



En arrivant au logis , on leur dit que le maître venoit d'entrer & qu'il étoit dans son salon. Ils le trouverent assis tenant sur ses genoux la fille de son ami âgée de trois ans , & lui montrant l'alphabet ; tout auprès étoit la sœur de celle-ci âgée de quelques ans de de plus. Eloignez-vous, Miss, disoit-il à cette dernière , vous êtes une franche commere , je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. — Je le vois bien , répondit-elle , Nancy est votre favorite , & vous n'aimez plus que Nancy. — Emportez cette fille , dit-il à son pere qui entroit avec moi , elle a déjà tous les défauts d'une femme. — Les enfans furent éloignés ; — depuis ce moment jusqu'au souper  
il

il ne dit pas un mot ; lorsqu'il fut servi il critiqua tous les plats & mangea de tous ; il n'excepta qu'une salade : Vous n'avez pû la gâter, dit-il , parce que vous n'avez pas jugé à propos de la faire cuire.

Lorsque le vin fut sur la table , il tira de sa poche un petit sac , & remplit sa pipe, s'apercevant aussi peu d'Harley & de son ami , que s'ils n'eussent pas été dans la chambre.

Harley ne put s'empêcher de marquer sa surprise ; mais son ami qui connoissoit l'humeur de notre sage , lui rendant la même indifférence , le laissa livré à ses réflexions & s'adressa à Harley.

Dans leurs discours ils firent

*I. Partie.*

D

74 L'HOMME SENSIBLE.

mention des mots *honneur* & *politesse*. A l'instant cet homme changea d'attitude, quitta sa pipe, & fouriant d'une maniere ironique & méprisante : l'honneur, dit-il, l'honneur & la politesse : les actions des hommes sont marquées à ce coin, & passent pour bonnes parmi les fots ; vous avez mis une ombre à la place de la vertu, & l'amitié bannie s'est changée en de faux semblans que vous nommez politesse. En quoi consiste-t'elle ? en un froid jargon plus ridicule à l'oreille de la raison que la voix d'une *marionnette* ; vous avez inventé des sons qui vous honorent, quoiqu'ils tyrannisent la paix de votre ame ; vous l'avez environnée de formes fantastiques

qui prennent sur les honnêtes émotions de votre joie, & ajoutent au poignant de vos peines. — Monsieur, — dit Harley, Son ami, d'un clin d'œil, lui rappella son avis & sa promesse, — il se tut ; le philosophe le mesura d'un regard de mépris des pieds à la tête : Harley avoit un habit neuf, celui du philosophe étoit aussi mûr qu'il étoit possible de l'avoir ; la moitié de ce regard fut pour l'habit.

La vérité, continua-t'il, est la plus aimable & la plus naturelle des vertus ; vous cherchez à la déraciner, vos écoles sont des séminaires de fausseté. Le gros de l'espèce humaine est un monstre toujours bâillant qui aime à être



76 L'HOMME SENSIBLE.

trompé, & rarement manque-t'il son coup. La vanité de vos philosophes n'est pas moins trompeuse. Vous appelez leurs systêmes ingénieux, c'est un éloge que je déteste; il renferme en soi une atteinte donnée à mon jugement pour flatter mon imagination : cependant ce sont eux que vos vieillards lisent avec plaisir ; vos jeunes gens sucent dans leurs livres les premiers élémens de la philosophie.

L'éducation de votre jeunesse est en tout bien absurde ; vous lui faites passer nombre d'années aux écoles pour perfectionner des talens que vous n'avez point cherché à développer. On suit une règle constante & générale d'instruction, sans avoir égard au gé-



L'HOMME SENSIBLE. 77

nie, à la capacité & aux différentes classes des citoyens qui composent la république. On tire le jeune homme des mains du pédagogue, & sans principes on le jette dans le monde. Il vole à Paris pour perfectionner sa parure, à Rome pour y voir quelques tableaux ; mais parlez - lui des mœurs, des loix, il vous dira qu'on porte des habits courts en France, & qu'en Italie on mange des macaronis.

Vos femmes ne sont pas mieux élevées, une récompense de la nourrice dirige leur première conduite ; les phrases de tous les hommes qui les voyent, sont leur première règle de philosophie. Elles savent qu'une jeune Mifs est au

monde pour se marier. On lui apprend que le but du mariage est d'avoir plus de liberté, & l'attente d'un douaire.

Tels sont les résultats de notre éducation : aussi manquons-nous de sujets pour remplir les grandes places. Nous avons une foule d'hommes qui cherchent & poursuivent le ministère, sans avoir appris cet art si nécessaire dans toutes les affaires, l'art de réfléchir. Ils prennent l'esprit de faillie pour la sagacité qui pèse les intérêts des royaumes, & fouille dans les sources secrètes de la supériorité nationale. Le peuple est mécontent d'une pareille administration. Les talens supérieurs peuvent seuls enchaîner sa con-

fiance.... (*Ici il manque une grande partie du manuscrit.*).....

Enfin l'homme est un animal également plein d'amour propre & de vanité. La vanité, dans le fait, n'est qu'une modification de l'amour propre.

Nos meilleures vertus portent la touche de la vanité. Cette bienveillance qui part d'une impulsion naturelle de votre cœur, vient y reprendre sa place pour lui servir de récompense. On nous parle beaucoup de la satisfaction secrète qu'on éprouve en faisant une bonne action. Elle est vraiment délicieuse cette satisfaction, lorsque nous avons un ami pour lui en faire confidence.

Il se reposoit alors pour rallu-

80 L'HOMME SENSIBLE.

mer sa pipe , lorsque le marteau d'une horloge placée derriere son dos , frappa sept fois sur le timbre ; il frémit à ce son , prit son chapeau , sa canne , & donnant le bon soir d'un signe de tête , il se promena dans la chambre. Le maître de la maison appella un serviteur pour éclairer. — Quelle sorte de tems fait-il , ami ? — Il pleut , Monsieur , le vent est à l'est. — Puisse-t'il y être toujours ! — Il ne dit plus mot , il enfonça sa tête dans ses épaules , s'enveloppa de sa redingotte , & disparut.

Quelle étrange créature , dit l'ami d'Harley ! — Ses réflexions ne sont pas d'un genre plaisant. — Il est curieux d'observer com ;



L'HOMME SENSIBLE. 81

ment la nature de la vérité peut être changée par l'habit qu'elle porte ; adoucie par la bouche de l'amitié, ou versée dans l'amertume du reproche : cependant cette sévérité peut convenir à certains caractères ; elle ressemble en quelque sorte à une lime dont l'opération est importune & désagréable ; mais les métaux les plus durs se polissent avec elle.....]

[.....]





## CHAPITRE XXV.

*Ses connoissances en physionomie.*

LA compagnie se sépara pour aller à la Comédie ; Harley prit sa route accoutumée dans le Parc. Il vit en entrant , un homme d'un certain âge , mais frais & bien mis , qui conversoit avec un mendiant. Celui ci appuyé sur son bâton , lui racontoit ses peines & sa misère. Ce fut un dialogue bien intéressant pour Harley. Il eut assez d'impolitesse pour ralentir sa marche , & s'arrêter derriere l'honnête homme qui exprimoit alors toute sa compassion , & regrettoit de n'avoir pas un sou de monnoie dans ses

poches. Ses regards & sa physionomie portoient un certain caractère qui faisoit toute l'attention d'Harley. — Il faut avouer que la physionomie étoit un des foibles d'Harley, & sa tante lui avoit souvent répété qu'il connoîtroit un jour avec le tems, que tout ce qui reluit n'est pas or : il avoit oublié tous ces préceptes, & dans ce moment plus que jamais. S'adressant à cet homme charitable : — Votre intention, Monsieur, dit-il, est si bonne, que je ne puis m'empêcher de vous prêter mon secours pour l'effectuer ; & il donna un schilling au mendiant : ils continuèrent ensemble la même route, & la conversation roula sur la bienfaisance.

#### 84 L'HOMME SENSIBLE.

L'étranger ne tarissoit point sur ce noble sujet. — Il n'y a pas , disoit-il , d'argent mieux placé que celui qu'on employe à faire du bien ; — toute autre prodigalité est une perte réelle ; mais ici la jouissance s'accroît avec la réflexion.

Cependant je suis assez d'avis , dit Harley , que la charité faite aux mendiants est souvent déplacée ; il y a tel objet ignoré dans le monde , qui a meilleur titre à nos largesses. — Nous ne pouvons aisément les connoître , dit l'étranger ; mais je crois que ceux mêmes que l'imprudence & le vice ont conduits à la misère , ne sont pas tout-à-fait indignes de nos secours. Harley le regardoit en face

L'HOMME SENSIBLE. 85

& s'applaudissoit tout bas de ses connoissances en physionomie.

Ils étoient alors parvenus au bout du mail, & l'étranger mon-  
troit quelque désir de sortir des  
barrières pour respirer l'air, lors-  
qu'un jeune homme d'une figure  
assez noble, mais dont la parure  
étoit un peu négligée, se joignit à  
eux : le compagnon d'Harley lui  
parla d'un ton d'amitié, & ils  
rentrèrent dans la même allée.

Le plus vieux des étrangers se  
plaignit de l'épaisseur de l'air, &  
demanda à son ami s'il vouloit  
aller boire avec lui du cidre dans  
une certaine maison qu'il nomma.  
Celui qui tient cette maison, dit-  
il à Harley, fut autrefois à mon  
service, Je ne pouvois me déter-



miner à rendre à l'oïseté un fidèle & vieux serviteur sans autre raison que son âge ; je lui ai fait une pension de dix guinées , avec ce secours il s'est fait une occupation. Sa fille vend du lait en ville , tandis que le pere se réserve le district d'un petit cabaret : c'est ainsi qu'il appelle sa maison. Je n'oserois inviter un homme de votre sorte à venir dans un lieu si misérable. Monsieur, dit Harley en l'interrompant , je préfère ce lieu à la plus célèbre taverne de la cité. Donner aux mendiants est peut-être une foiblesse ; mais encourager l'industrie est un devoir de citoyen. En parlant ainsi ils entrèrent dans l'humble réduit.

Sur une table dans un coin de



la chambre , étoit un paquet de cartes jetté comme par hazard. Le vieux gentilhomme blâma le cabaretier d'encourager un si funeste amusement. Harley essaya de le défendre , objectant la nécessité où il étoit de s'accommoder aux différentes humeurs de ses pratiques ; & prenant les cartes il s'amusoit à les mêler , les faisant passer tour-à-tour d'une main dans l'autre. — Je ne crois point que les cartes soient un passe-tems si blâmable ; & souvent , vers le soir , lorsque mes yeux sont fatigués par la lecture & le travail , je me distrais en faisant un piquet , sans que ma morale en soit plus relâchée. — Jouez vous , aimez-vous le piquet ? dit l'étranger. —

Je le joue , répondit Harley. —  
On lui proposa une poule à un  
schilling la partie , en doublant  
toujours l'enjeu à chaque mise.

Le bon naturel d'Harley ne put  
se refuser à la demande du charita-  
ble vieux homme : il protesta d'a-  
bord quelques engagemens ; mais  
il fut enfin obligé de céder aux  
solicitations des deux amis.

Au commencement du jeu , le  
vieux gentilhomme , à la grande  
surprise d'Harley , produisit dix  
schillings pour lui servir de jet-  
tons. — Il n'avoit pas de monnoie  
pour le mendiant , disoit-il en  
lui-même ; — mais on peut le jus-  
tifier , si je puis en juger par mes  
propres sentimens. Il ne voudroit  
pas sans doute se séparer de ces

L'HOMME SENSIBLE. 89

schillings qui servent à marquer son jeu , pour dix fois leur valeur intrinsèque : & moi-même n'ai-je pas une paire de vieux boutons de cuivre ? — Ici il fut interrompu en apprenant que le vieux homme avoit battu le plus jeune , & que c'étoit à son tour de lutter contre le gagnant. — Votre partie a été courte. — Je l'ai fait repic ; Harley désiroit le même sort. Mais il fut trompé , il gagna son adversaire ; — & jamais , pendant toute la partie , la fortune changeante & bizarre qu'elle est , ne se montra plus constante que dans cette alternative de perte & de gain. Dans peu la poule se trouva monter à plus de douze guinées. Harley

n'ayant plus de son argent qu'une demi-guinée, avoit proposé un partage, le vieux homme s'y étoit opposé; mais Harley ayant dit alors qu'il avoit un rendez-vous & qu'il finiroit après le coup, il fut arrêté que si le vieux gentilhomme gagnoit la partie, la poule seroit partagée. La chose étoit plus que probable, puisque sa marque étoit de quatre-vingt-dix à trente-cinq, & que de plus il avoit la main; mais un prompt répic décida l'affaire en faveur de son adversaire, qui paroissoit mêler quelques regrets aux transports de sa victoire, tandis que son vieux ami, faisant mille imprécations contre le hazard, prit les cartes & les jetta dans le feu.



## CHAPITRE XXVI.

*L'Homme sensible dans un mauvais lieu.*

HARLEY devoit se rendre dans *Fleet-Street*, il suivoit les rues au milieu d'une foule de ces malheureuses qui vivent des gages incertains de la prostitution, & ses idées de compassion & de sensibilité convenoient bien à la scène qui l'environnoit. Déjà il étoit parvenu vers *Somerset*, lorsqu'une de ces femmes s'attachant fortement à son bras, la voix foible & tremblante, lui demanda la faveur d'un verre de vin, d'une manière plus touchante que ne l'ont accoutumé celles à qui l'infamie a fait



perdre toute espèce de honte. Harley s'arrêta & regarda fixement cette malheureuse.

Elle étoit d'une forme élégante & au-dessus de la taille ordinaire. Son visage, maigre, pâle & livide, montrait encore les restes d'une beauté ternie. Ses yeux noirs n'avoient plus leur ancien éclat, & ses joues étoient défigurées par un rouge mis sans art. Harley garda quelques momens l'attitude de l'indécision. Cette femme l'interprétant à son avantage, répéta sa requête avec plus d'instance. — Il prit son bras & la conduisit dans une de ces tavernes commodes où la cherté du vin est une espèce de réparation pour le caractère du lieu.

Nous ne pouvons nous rendre compte de la forte d'impulsion qui entraînoit Harley ; & nous n'avons pû nous déterminer à discuter les motifs d'une action à laquelle on peut trouver un mauvais côté. Ils entrèrent , & le garçon leur montrant une chambre , plaça sur la table une bouteille de vin.

Harley remplit le verre de la Dame ; mais à peine l'eut elle porté à ses lèvres , que saisissant le bras d'Harley avec vivacité , son œil se fixa , ses lèvres pâlirent , & elle tomba évanouie sur sa chaise.

Harley se releva précipitamment pour la soutenir dans ses bras , regardant avec frayeur vers la porte pour avoir du secours ;

mais n'osant pas quitter la misérable créature. Ce ne fut que quelques minutes après qu'il lui vint dans l'idée de sonner. Il le fit à la hâte, & il l'avoit répété plus d'une fois, lorsque le garçon parut. Heureusement avoit-il tous ses sens présens. Il prit une bouteille d'eau qui étoit sur un buffet, & en jetta sur le visage & les mains de cette femme, qui peu-à-peu reprit ses esprits. Elle eut bientôt assez de force pour demander une croute de pain, qu'elle mordit avec toute l'apparence de la faim la plus aigue. Le garçon sortit, & la femme se tournant vers Harley, soupirant & versant quelques larmes : Je suis fâchée, Monsieur, dit-elle, de vous avoir donné

cet embarras ; mais vous me plaindrez sans doute en apprenant que je n'ai pas mangé un seul morceau depuis deux jours. — Il la regarda, — chaque circonstance fut oubliée, excepté la dernière, & il prit sa main avec autant de respect que si elle avoit été une duchesse. — Ce fut toujours un privilège du malheur, d'attirer sa vénération : — Deux jours, dit-il, & chaque jour j'ai fait un repas somptueux. Il alla vers la sonnette ; — elle conçut son dessein, & voulut le prévenir : — Ne vous donnez pas, Monsieur, je vous prie, plus de peine envers une malheureuse qui ne se soucie pas de vivre ; je ne pourrois manger un morceau, mon estomac se gon-



96 L'HOMME SENSIBLE

He à la dernière bouchée de cette croute. — Il lui offrit une chaise à porteur, disant qu'il espéroit qu'un moment de repos la soulageroit. — Il ne lui restoit qu'une demi-guinée : je suis fâché de ne pouvoir vous offrir davantage maintenant ; — elle fondit en larmes : votre générosité s'abuse , Monsieur ; elle me livre un prix destiné à ceux qui mangent le pain de la vertu ; — je n'ai point de titre pour demander , que celui de ma misère , misère l'ouvrage de mon imprudence. — N'en parlons plus , dit Harle y ; il y a de la vertu dans ces larmes ; que leur fruit soit la vertu. — Il sonna , demanda une chaise. — Quoique je sois le plus vil des êtres , dit-elle , je n'ai pas oublié chaque



chaque vertu. La gratitude, j'espère, s'est conservée en moi, & s'y fixeroit pour vous si je connoissois mon bienfaiteur. — Mon nom est Harley. — Si jamais j'avois une occasion. — Vous l'aurez, & des plus glorieuses, votre future conduite ; — mais je n'entens pas vous faire des reproches si je dis. . . . Ce sera la plus noble récompense ; — j'aurai le plaisir de vous revoir. — Alors le garçon parut, & leur dit que la chaise étoit à la porte. La Dame donna son adresse à Harley, & il promit de la voir le lendemain à dix heures.

Il la conduisit jusqu'à la porte, & rentra dans la maison pour compter, sans faire réflexion qu'il

n'avoit pas le fou dans ses poches. Il étoit honteux de chercher une excuse , cependant il en falloit une ; il commençoit à bégayer quelques paroles : le garçon l'interrompit en lui faisant entendre de laisser sa montre ou tout autre bijou & qu'i seroit aussi sûr de le retrouver à toute heure , que s'il étoit resté dans ses mains. Harley consentit de bon cœur à la proposition ; il tira sa montre , la remit sur le champ , promettant de revenir le matin. On voyoit sur son visage des signes visibles de triomphe : il sortit sans prendre garde aux ricanemens du garçon , qui faisant tourner la montre dans sa main , lui fit un profond salut , & dit quelques mots à une fille qui

L'HOMME SENSIBLE. 99  
étoit au passage, parmi lesquels le  
mot de dupe fut clairement pro-  
noncé.



## CHAPITRE XXVII.

*Ses connoissances en physionomie sont  
un peu douteuses.*

HARLEY se rendit en hâte dans sa cotterie , la dernière bouteille étoit vuide, lorsqu'il se souvint qu'il n'avoit pas d'argent pour payer son écot. Il s'approcha d'un de ses amis à qui il fit l'aveu de son embarras. Celui-ci en ayant demandé la raison de la manière la plus honnête , Harley lui raconta les deux aventures que nous avons rapportées ; elles furent entendues de toute la compagnie ; quelqu'un lui demanda si le vieux homme ne portoit pas un habit brun avec un petit galon d'or, & son compa-

gnon un frac vert sur une veste couleur de buffle. Harley se souvenoit très-bien que tel étoit leur habillement. — Remerciez donc la Providence, ce sont les deux plus fameux escrocs qui soient dans la ville ; j'ai été leur dupe , & je les aurois volontiers cités en justice ; mais on n'aime point à être vû dans ces affaires.

Harley répondit que deux hommes pouvoient avoir le même habit , & qu'il n'avoit jamais vû de visage qui annonçât plus d'honnêteté que celui du vieux homme. — Son visage ! dit un homme grave qui étoit assis vis-à-vis d'Harley , en secouant sa pipe. — Il y eut quelque chose de bien imposant dans ce geste , car il fut



suivi d'un éclat de rire général. —

Messieurs , dit Harley , vous êtes disposés à la joie ; mais il y a une chose qui me console dans la perte de mon argent ; le jeune homme qui l'a gagné m'a paru extrêmement pauvre. Je le vis emprunter des schilings à son ami , il avoit la misère & la faim empreints sur son visage : que son caractère soit tel que vous le dites , il n'en est pas moins vrai que ses besoins plaudoient pour lui. A ce discours on rit plus fort que jamais : Messieurs , dit un homme de loi, il faut avouer qu'Harley est un bien aimable homme ; après l'avoir entendu raisonner , nous aurions tous juré que c'étoit un homme sage : — cependant il joue & perd

son argent avec des escrocs ; il se laisse prendre à une bourde inventée par une fille de joie , & met sa montre en gage. Ne voilà-t'il pas de grandes preuves de sagesse ?

Jeune homme , dit un de ses amis qui étoit à l'autre bout de la table , permettez - moi de vous donner un avis , soyez plus prudent à l'avenir ; & pour les visages , — ne les regardez jamais que pour connoître si le nez d'un tel homme est trop long ou trop court.



## CHAPITRE XXVIII.

*Il garde sa parole.*

A son réveil , les railleries de ses amis lui revinrent en mémoire ; & les froides homélies de la prudence , lui suggéroient certaines raisons peu favorables à ce qu'il avoit promis la veille à la malheureuse fille.

Il se leva incertain de ses projets ; mais l'engourdissement des maximes rarement prévaloit-il sur l'ardeur de son naturel. Il fit quelques tours en long & en large dans sa chambre. — la figure touchante de cette infortunée au moment qu'elle s'évanouit , lui étoit encore présente : — il pleu-

ra au souvenir de ses larmes :  
 » Quoique je sois la plus vile des  
 » créatures , je n'ai pas oublié  
 » chaque vertu. « Il fit de plus  
 grands pas : pouvoirs de miséri-  
 corde qui m'environnés , s'écria-  
 t'il , ne souririez-vous pas à de tels  
 actes de bienfaisance ? — Il est  
 trop ennuyeux à l'homme de cal-  
 culer les hazards de la déception.  
 — L'horloge frappa dix coups ,  
 & lorsqu'il fut au bas de l'escalier ,  
 il se souvint qu'il avoit oublié la  
 note du logement ; — il mordit  
 sa lèvre pour ce retard : il étoit  
 remonté , l'escalier , & avoit fait  
 quelques pas dans la rue , lorsqu'il  
 se rappella qu'il oublioit sa bour-  
 se ; il ne put s'empêcher d'une  
 imprécation qu'avec beaucoup de



106 L'HOMME SENSIBLE.

peine. — Il monte une troisième fois : — quel malheureux je suis , dit-il ! & ce tems peut être , — c'étoit un peut-être de trop , — deux vibrations de la pendule lui suffisoient pour ouvrir son bureau ; — mais on ne pouvoit pas les épargner.

Lorsqu'il eut trouvé la maison il s'informa de Miss Atkins , c'étoit le nom de la Dame ; on lui montra au troisième étage une petite chambre éclairée par un grillage étroit , tapissée çà & là par des papiers de plusieurs couleurs. Dans le coin le plus d'air étoit quelque chose de ressemblant à un lit , devant lequel pendoit en manière de rideau une couverture déchirée.



Il n'attendit pas longtems, Miss Atkins parut. Son visage portoit encore les marques de quelques larmes nouvellement versées : — Je suis honteuse, Monsieur, dit-elle, que vous ayez pris cette peine en faveur d'une personne qui en est si peu digne ; mais je fais que pour son propre bien-être l'humanité se plaît à faire le bien. Si vous avez assez de tems & de patience pour entendre mon histoire, elle peut adoucir, sinon excuser mes fautes. Harley fit une inclination en signe de consentement ; — elle dit ce qui suit.

Je suis la fille d'un officier que quarante ans de service ne menèrent qu'au simple grade de capitaine. J'ai fû de lui même, &c

plusieurs personnes me l'ont dit aussi, qu'il devoit ce peu de succès aux principes invariables de probité qu'il s'étoit formés. J'étois encore enfant lorsque je perdis ma mere. Agée assez pour pleurer sa mort; mais non pour me souvenir de ses préceptes: quoique mon pere eût pour elle la passion la plus tendre, il y avoit cependant quelques opinions dans lesquelles ils n'étoient pas d'accord. Ma mere avoit été élevée dès son plus bas âge dans les principes les plus strictes de la Religion, & se conduisoit selon ces principes. Mon pere qui avoit été nourri à l'armée, attachoit une idée de pusillanimité à cette vertu qui se forme par la doctrine, s'excite

par les récompenses, & ne se soutient que par les terreurs de la révélation. Son idole la plus chère étoit le vieux honneur du soldat, mot qu'il ne prononçoit qu'avec la plus grande vénération.

Après la mort de ma mere, il me fut permis de vivre quelque tems suivant les instructions & les sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Mon pere, par respect pour sa mémoire, ne chercha pas d'abord à les rendre absolument ridicules : mais dans ses discours il monroit si peu d'égard pour ses principes, & il me donnoit pour mes actions des motifs si différens, que mes sentimens s'en affoiblirent peu à peu, & je ne tardai pas de les con-

110 L'HOMME SENSIBLE.

fidérer comme les rêves de la superstition , & l'invention adroite de l'hypocrisie qui vent dominer. Les livres de ma mere négligés & peu lus , se perdirent dans les différentes places que nous quittâmes , & mes lectures furent remplies par des nouvelles, des romans & des comédies.

Comme j'étois assez jolie , & que tous ceux qui nous visitoient vantoient la vivacité de mes réparties , l'orgueil de mon pere étoit de me montrer au monde. J'étois jeune , livrée à l'illusion , l'oreille ouverte à l'adulation , & vaine des talens qui nous l'attirent.

A la fin de la dernière guerre ,



L'HOMME SENSIBLE. III

mon pere fut réduit à la demipaye. Nous nous retirâmes dans un petit village que quelques connoissances & le bon marché de tout ce qui est nécessaire à la vie, nous firent préférer. Mon pere acheta une maison & un coin de terre suffisant pour nourrir son cheval, & une vache pour notre usage. Un vieux domestique eut soin de sa terre, & une fille qui avoit autrefois servi ma mere & qui m'étoit restée, fut chargée de la petite laiterie. Ils étoient aidés dans leurs fonctions par mon pere & moi. Nous passions alors notre vie dans un état de quiétude que mon pere avoit toujours vanté, & que mes lectures m'avoient appris à admirer.



Quoique je n'eusse jamais fréquenté les cercles polis de la capitale, les compagnies dans lesquelles mon pere m'avoit introduite, m'avoient acquis un certain air de bonne éducation qui me donna bientôt une grande supériorité sur les jeunes Demoiselles de notre village. J'étois citée comme un modèle de goût, d'esprit & de politesse, ma compagnie fut recherchée par les plus considérables familles du voisinage.

Dans le nombre des maisons où j'étois le plus fréquemment invitée, se trouvoit celle de Sir George Vinbroke. Il avoit deux filles à peu près de mon âge. Je cultivois leur amitié avec assez de soin, quoi-

qu'elles eussent été élevées dans les maximes vulgaires que mon intelligence supérieure dédaignoit ; mais elles avoient un excellent naturel, & en tout elles s'efforçoient d'imiter mes manieres.

Quelques mois après notre premiere liaison le fils aîné de Sir George revint de ses voyages. Sa conversation, sa figure, ses graces, ne s'éloignoient pas beaucoup des idées que mes lectures favorites m'avoient données d'un homme accompli. Ses sentimens sur la Religion étoient aussi libres que les miens. Lorsque par hazard la conversation se tournoit sur ce sujet, moi qui jusqu'alors avois été silencieuse, craignant d'être seule de mon avis, je me rallumai

bientôt au feu qu'il me montrait, je défendis nos communes opinions avec toute la vivacité dont j'étois capable. Pendant que je parlois, il me prêtoit une attention respectueuse, & après levant ses yeux fixés sur la terre, il les portoit sur moi avec admiration, exprimant de la maniere la plus tendre ses applaudissemens : c'étoit un encens bien agréable pour moi. Les jeunes gens qui visitoient Sir George, étoient la plûpart de cette classe robuste qui n'aime qu'à boxer & à chasser; peu jaloux de plaire aux Dames, ou au moins de leur plaire par la flatterie.

M. Vinbroke connut toute la foiblesse de mon ame, il saisit juf-

qu'aux moindres occasions d'accroître l'estime qu'ils'étoit acquise. Il me demandoit mon avis sur les ouvrages , sur le mérite des auteurs, avec une soumission qui montrait la confiance la plus étendue dans mes jugemens. Je me vis respectée comme un être supérieur, par un homme en état de distinguer le mérite , & qui selon ma petite vanité , avoit un sens droit & un tact perfectionné par les connoissances & les voyages. Il me préféroit à toutes celles de mon sexe dont la fortune ou le rang méritoient davantage ses égards. Je vis naître leur jalousie à la distinction qu'il me montrait ; c'étoit la reconnoissance , c'étoit l'orgueil ou l'amour, l'amour qui



avoit fait un progrès trop fatal dans mon cœur. Avant qu'une déclaration de sa part eût pû m'assurer de quelque retour, j'interprétois chacun de ses regards, chaque expression de sa bouche je les donnois à la passion prétendue que je m'imaginois lui avoir inspirée. J'attribuois à sa sensibilité, à sa réserve, un silence qui étoit l'effet de l'art & d'un dessein prémédité. Il faisoit enfin une occasion de me déclarer son amour. Il s'exprima dans des termes si ardens que la prudence auroit pû soupçonner leur véracité ; mais on a rarement de la prudence dans la situation où je m'étois laissé conduire : d'ailleurs la lecture des romans qui m'étoit fami-



L'HOMME SENSIBLE. 117

lière, ne me permit pas d'appercevoir que ses expressions pour être trop vives, n'étoient pas sincères. Je ne fus pas même alarmée de la manière dont il parloit du mariage : joug, disoit-il ordinairement, auquel un tendre amour ne pouvoit se soumettre. Les femmes d'un mérite aussi réel que le mien, répétoit-il souvent, n'ont pas besoin de ces formes vulgaires, de ce frein imposé à l'inconstance. Aimées une fois, elles captivent pour toujours, & se soumettent à jamais celui que leur amour a subjugué. Cet honneur aussi que je respectois, fut souvent appelé pour donner plus de force à ses sentimens. Je ne m'y livrois pas

entièrement quoiqu'il en soit ; mais je sentoís ma résistance diminuer par degrés ; s'il est dangereux de croire à certaines opinions , il est aussi pernicieux de s'en occuper. La raison est une machine qui est hors d'état de résister lorsque l'oreille est sans cesse assaillie.

Enfin, M. Harley , car je vous ennuie par un récit dont vous avez sans doute déjà prévu le dénouement , je fus la victime de ses artifices. Il ne m'avoit pas fascinée au point que ma conscience restât muette ; mais il étoit si ardent à me donner des preuves répétées d'une affection vive & constante , que j'étouffois les suggestions de mon cœur à mesure qu'elles s'élevoient.

Cependant on parloit de notre amour dans le village ; je fis part à mon séducteur de toute mon inquiétude à ce sujet ; je le suppliai, s'il mettoit quelque prix à mon bonheur & à mon repos, de faire cesser, par un prompt mariage, des bruits qui me deshonoreroient. Il s'excusa sur sa soumission aux volontés de son pere ; mais il me promit de ne rien négliger pour obtenir son consentement.

Mon pere étoit absent ; depuis plusieurs jours il s'étoit rendu auprès d'un parent qui étoit mourant, & dont le bien devoit lui revenir. Seule au logis je n'avois d'autre compagnie que mes livres. Ils ne me plaisoient plus autant qu'autrefois ; j'étois sans repos,

mélancolique , peu contente de moi-même : mais jugez de ma situation lorsque je reçus ce billet de M. Vinbroke ; il m'écrivoit qu'ayant fondé son pere sur l'objet dont nous nous étions entretenus, il l'avoit trouvé si contraire à un mariage peu proportionné à son rang & à sa fortune, qu'il se voyoit forcé de quitter un lieu dont le souvenir lui seroit toujours cher.

Je lus cette lettre plus de cent fois : seule , sans secours , trop certaine de ma faute , abandonnée de toute idée de consolation , mon ame fut une scène variée de terreur , de confusion & de remords. Mille expédiens se présentèrent d'eux-mêmes , mille craintes me  
dirent



dirent qu'ils étoient inutiles. Enfin dans le désespoir , je fis un paquet de quelques hardes , je pris l'argent & le peu de bijoux de prix qui étoient dans la maison , & je partis pour Londres. J'avois appris qu'il en prenoit la route. Je dis à la servante que des lettres de mon pere me forçoient de l'aller joindre. Je n'avois d'autre guide qu'un jeune garçon aux gages de celui qui me loua des chevaux. J'arrive à Londres une heure après M. Vinbroke , & par le plus grand hazard , je descends dans la même auberge.

Il treffaillit , il pâlit en me voyant ; mais revenant à lui assez à tems pour me faire de nouvelles protestations , il me pria d'être



tranquille , de souffrir patiemment un revers qui étoit également affreux pour lui. Il me procura une chambre & un lit où je dormis , ou plutôt j'essayai d'y dormir. Le matin je le vis encore : il me représenta avec douceur toute l'imprudence de ma fuite , il m'offrit un appartement à l'autre bout de la ville pour éluder les recherches de mon pere , jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de m'excuser & de faire ma paix. — Nous prîmes une voiture , & nous vîmes descendre à la maison dont il m'avoit parlé.

Elle étoit située dans une rue étroite & boueuse , fournie de vieux meubles délabrés ; quelques anciens portraits de famille étoient

suspendus aux murailles. — Je fus frappée d'une secrète horreur en entrant; — elle ne fut point diminuée à la vûe de l'hôtesse: — elle avoit cet air de confiance en elle-même, qui de tous les airs est le plus haïssable aux yeux d'une personne novice dans les affaires du monde. — Une fille qui, nous dit-elle, étoit sa nièce, s'affit à ses côtés pinçant une guitarre, tandis que la tante travailloit à l'aide de ses lunettes, ayant un livre de prières replié en plusieurs endroits, posé sur une table devant elle. Je vous fatigue peut-être par le détail de ces minuties; mais le lieu & les moindres circonstances sont si bien gravés dans ma mémoire, que je ne pourrai jamais les oublier.

Je dinaï ce jour-là seule avec M. Vinbroke ; il perdit par degrés cette contrainte que mon arrivée lui avoit inspirée : reprenant sa première gaieté , il me répéta les choses flatteuses qui avoient fait mon malheur , & dont maintenant je n'osois paroître offensée. Il prit ma main , la ferra , la baïsa : c'est ainsi , dit-il , que l'amour peut durer d'accord avec la liberté ; ainsi nous serons heureux sans la pensée affreuse d'être enchaînés pour la vie. — Je répondis que le monde pensoit autrement , — qu'il existoit certaines idées de réputation auxquelles il étoit impossible de ne pas se conformer. — Le monde , dit-il , est un tyran , ceux-là sont esclaves qui lui obéissent : ne pou-

vons-nous pas être heureux sans porter le collier de la servitude? mon Emilie ne veut-elle pas être à moi? mon amie, ma compagne, la maîtresse de mon cœur; ne foyez pas si triste, Emy, votre pere sera furieux d'abord, mais il s'adoucira. Ce papier, montrant un billet de banque, pourra le consoler de la perte de sa fille.

Je ne pus me contenir plus longtemps; malheureux, m'écriai-je! imagines-tu que le cœur de mon pere puisse jamais dépendre du corrupteur de sa fille, & accepter un vil salaire pour son honneur & le sien? — L'honneur, mon Emilie, est le mot des fous & des sages qui les trompent; c'est un jouet fantastique



qui ne sied plus à l'âge grave de votre pere ; mais qu'on définisse l'honneur comme on voudra , je doute qu'il puisse jamais vous être bien rendu ; changez donc le mot & l'objet ; que le plaisir soit maintenant votre idole. A ces mots il me ferra dans ses bras , & pressa rudement mon sein avec ses lèvres. Je me levai : perfide scélérat ! oses-tu insulter ainsi la foiblesse dont tu as abusé ? Si mon pere étoit ici , ton ame lâche seroit la victime de son honneur outragé ; maudit soit le misérable qui l'a privé de cet honneur ! Oh , doublement maudit celui qui a versé sur ses cheveux blancs l'infamie qui devoit couvrir sa propre tête ! je saisis un canif qui étoit à côté



de moi, & je l'aurois plongé dans mon sein; le monstre me l'arracha, & souriant de la manière la plus barbare dont l'insulte puisse sourire : Madame , dit-il , j'avoue que vous êtes trop héroïque pour moi ; je suis fâché que nous ne soyions pas d'accord sur de simples bagatelles ; mais comme , à vos grands transports , je parois vous avoir offensée , je vais y remédier promptement en prenant congé de vous. Vous avez fait quelque dépense dans ce voyage pour me rejoindre , permettez - moi de m'acquitter. Ainsi parlant il laissa un billet sur la table. La honte , la douleur & l'indignation étouffoient mes paroles ; incapable d'exprimer mes injures , incapable

de les supporter en silence , je m'évanouis à ses pieds.

J'ignore ce qui arriva dans l'intervalle ; mais , lorsque je revins à moi , j'étois dans les bras de mon hôtesse & de sa nièce , qui me réchauffoient les tempes , & qui avoient tout mis en usage pour me rendre à la vie. La tante exprimoit dans ses regards beaucoup de compassion , & prenant bientôt l'air le plus agréable & le plus doux qu'elle pût avoir , elle mit tous ses soins à me consoler , & son visage me parut alors moins désagréable : malheureuse que j'étois , les plus légères attentions suffisoient pour rendre ma situation moins affreuse !

Mon argent étoit à sa fin ; je

ne cherchai point à dérober mes besoins à la connoissance de mon hôtesse , j'eus de fréquentes idées de retourner chez mon pere ; mais la crainte de mener une vie de mépris fut insurmontable : je redoutois même de sortir , de peur de rencontrer quelque personne de ma connoissance : en vérité , pendant longtems ma santé ne me le permit pas ; & pour mieux me dérober à toute poursuite , je permis à la vieille femme de m'appeler sa nièce. Lorsqu'on pouvoit m'engager à quitter ma chambre , nous voyions quelques autres femmes du voisinage , & un certain homme grave qui me paroissoit fort touché de ma maladie , il m'offrit un appartement à la

campagne pour y réparer ma fanté. — Je refusai, & je priai mon hôtesse de m'employer à quelques petits ouvrages à l'aiguille, lui avouant que j'étois hors d'état de lui payer les avances qu'elle avoit pû faire pour mon logement & ma nourriture.

Ma chere enfant, me dit-elle, ne me parlez pas de payement; depuis que j'ai perdu ma fille; ici elle pleura; — c'étoit votre portrait, Miss Emilie, il ne me reste que ma nièce pour hériter du peu que j'ai; vous pouvez le partager avec nous, ma chere enfant: j'ai par fois quelques chiffons à coudre, vous nous aiderez si l'envie vous en prend: — nous venons de finir une paire de manchettes



pour ce Monsieur que vous vîtes hier prendre le thé chez nous. — C'est un de mes parens & un digne homme ; je vous jure ; quel dommage que vous ayiez refusé un appartement à la campagne, manière, que vous connoissez, ne vous auroit point quittée, & vous auriez pû croire n'être pas sortie d'ici : c'est bien la situation la plus agréable, & cela à trois milles d'ici ! Qui fait, Mifs Emilie, quel effet eût pû produire cette visite ? — Si j'avois moitié de votre beauté, je ne languirois pas ainsi pour le plus ingrat de tous les hommes. — Je sentis à ces mots mon cœur se gonfler ; — j'aurois été indignée si je l'avois pû ; mais j'étois dans cet état de stupidité qui diffi-



cilement fait place à la colère. Lorsque je voulus parler, le reproche s'arrêta dans ma bouche, & les larmes furent ma seule ressource.

N'ayant pas assez de forces pour repousser ses insultes, elles redoublèrent, & ma tâche me fut imposée; je devins servante pour le pain que je mangeois; ma dépendance & mon esclavage s'accrurent en proportion de ma faiblesse, & je me trouvois dans une situation à ne pouvoir quitter ma chaîne; je portois un enfant.

Le scélérat qui m'avoit ainsi traînée à la destruction, donna lui-même les moyens les plus sûrs pour m'avilir & me ruiner à jamais. Je ne tardai pas de décou-

vrir que la femme chez qui je logeois étoit une adroite entremetteuse occupée des plaisirs de ceux qui vivant dans la débauche, veulent, aux yeux du monde, se couvrir d'un voile de décence.

Je recueillis chaque étincelle de mon courage aux horribles propositions qu'on me fit. La misérable traita d'abord ma colère avec quelque douceur ; mais elle la prit bientôt pour une insulte, & me fit entendre clairement que si je résistois plus longtems à ses desirs, il me falloit opter entre ces deux partis, ou payer sur le champ jusqu'au moindre sou, tout ce que je lui devois, ou me résoudre à mourir dans une prison. Je frémis à cette idée, & cependant je ré-

sistai ; elle ne tarda pas de mettre ses menaces à exécution , je fus arrêtée , traînée dans un cachot , foible & souffrante de ma grossesse , plus foible de lutter contre la misère & la douleur. Un avortement en fut le fruit.

Accablée de mon horrible situation , environnée d'une foule de malheureuses perdues de honte & d'humanité , imaginez un peu , M. Harley , tâchez d'imaginer ce que je dūs souffrir ; est-il étonnant que j'aye cédé aux sollicitations de ce monstre infernal , & que je me sois livrée à la prostitution , unique ressource qui m'étoit offerte ? Mais mon état étoit un bonheur comparé à celui qui devoit le suivre. Il me rendit bientôt

à l'infâme publicité, je fus jetée parmi ces viles créatures dans la société desquelles j'ai passé ma vie.

Oh ! si les filles de la vertu connoissoient nos angoisses, si elles voyoient nos cœurs déchirés, affecter une gaieté & des transports avilissans & peu sentis, nos corps dévorés par les maladies, notre ame par des remords qu'on ne sauroit étouffer ; si elles pouvoient connoître toute l'horreur de notre situation, M. Harley, — leur censure est juste ; mais leur pitié épargneroit peut-être les malheureuses que leur justice condamne.

La nuit dernière, affamée, quittant la place horrible de ma prostitution, errante, je cherchois



à arracher un pain à la débauche. Exposée aux brutales insultes de l'ivrognerie , poursuivie par cette justice que nous ne pouvons corrompre, j'allois me livrer au plus affreux désespoir, lorsque votre bonté m'a secourue.

Elle avoit à peine prononcé ce mot que la porte s'ouvrit avec bruit, & l'on vit entrer un homme qui avoit l'habit & le maintien d'un militaire. A la vue de sa fille & d'Harley il recula quelques pas, ses regards s'enflammèrent, il mit la main sur la garde de son épée : — les deux objets de sa fureur ne prononçoient pas un mot. Scélérat, s'écria-t'il, tu vois un pere qui fut autrefois chargé de l'honneur de sa fille ; tout flétri



qu'il est maintenant , regarde-le tout prêt à venger sa perte.

Harley avoit acquis alors un peu de la faculté de parler : Monsieur , dit-il , si vous voulez vous appaiser un moment. — Lâche , infâme , interrompit le pere , prêches-tu le calme à des injures comme les miennes ? Il tira son épée : — Monsieur , dit Harley , laissez-moi vous dire. — Le sang étoit rapidement monté sur ses joues , — son poulx battit une fois ; — il reprit le mouvement de la tranquillité. — Vous vous abusez , Monsieur , dit-il ; mais j'excuse des soupçons que vos malheurs justifient. — Je ne voudrois pas ajouter à vos disgraces ; non , sur mon ame , je ne le voudrois pas ,

mon cœur saigne pour vous.

Sa fille étoit alors prosternée à ses pieds. Frappez , dit-elle , frappez le sein d'une malheureuse dont la honte ne peut finir qu'avec la mort. Ses cheveux étoient épars & flottans sur ses épaules ; son regard portoit l'horrible tranquillité du désespoir ; le pere vouloit parler , ses lèvres tremblèrent , sa joue pâlit , ses yeux perdirent l'éclat de leur fureur , on n'y voyoit plus que le reproche ; mais la pitié s'y mêloit , il les tourna vers le ciel , — & puis sur sa fille ; — il mit sa main gauche sur son cœur , — l'épée tomba de sa main droite , — il fondit en larmes.



## CHAPITRE XXIX.

*Les angoisses d'un pere.*

HARLEY se prosterna à côté de la malheureuse fille : laissez-moi , dit-il au pere , intercéder pour une infortunée dont les fautes ont été trop punies. Je connois , je sens que les larmes qui jaillissent du cœur de son pere lui sont plus terribles que le châtiment que ce fer lui préparoit. — Acceptez le repentir d'une enfant qui vous est rendue par le ciel. — N'est-elle pas perdue à jamais , dit le pere ? Peut elle m'être rendue ? — Si vous saviez par quelle ruse combinée elle a été conduite au malheureux état où vous la voyez ;

je n'aurois pas besoin de mots pour exciter votre compassion, — pensez à ce qu'elle fut une fois ; voudriez-vous l'abandonner aux insultes d'un monde barbare , lui refuser toute occasion de pénitence , épuiser la légère consolation qui lui reste dans ses douleurs & les vôtres ? — Parle , dit-il , s'adressant à sa fille , parle , je veux t'entendre. — Le désespoir qui la foutenoit s'étoit évanoui ; elle tomba renversée sur le plancher ; elle baignoit de ses larmes les pieds de son pere.

Harley entreprit sa défense , il rappella les trahisons qui l'avoient séduite. — Le pere regarda quelque tems sa fille en silence ; l'orgueil du soldat , son honneur re-



pouffoient les élans de son ame ; mais la nature prévalut , il tomba sur le cou de sa fille , & mêla ses larmes à celles qu'elle verfoit.

Harley voyant à l'habit de l'étranger qu'il ne faisoit que d'arriver , le pria de quitter ce réduit & de le suivre à son propre logement. Atkins le regarde avec quelques marques de surprise. — Sa fille eut alors la liberté de parler. Quelque malheureuse que je sois , dit-elle , vous devez cependant quelque reconnoissance au conservateur de votre fille. Il est devant vous , c'est à lui que je dois la vie , ou du moins la consolation d'implorer votre pardon avant de mourir. — Jeune homme , dit Atkins , pardonnez à des transf-



ports qui ont pû vous offenser.

Jamais , jamais , dit Harley ; si je vous vois faire grace à votre fille , la réparation est mille fois au-dessus de l'offense. — Il répéta l'offre qu'il lui avoit faite de le conduire chez lui , & M. Atkins l'accepta. Il prit le bras de sa fille. — Viens , mon Emilie , dit-il , nous ne pourrons jamais ravoir ce bonheur que nous avons perdu ; mais le tems pourra nous apprendre à rappeler nos malheurs avec plus de patience.

Lorsqu'ils furent arrivés , Harley apprit que le premier étage étoit vacant , & que le vieux officier & sa fille pourroient s'en accommoder. Tandis qu'il donnoit des ordres & préparoit leur loge-

ment ; Miss Atkins apprit à son pere tout ce qu'elle devoit à son bienfaiteur ; & lorsqu'il revint dans la chambre où ils étoient, Atkins courut à lui, l'embrassa, & lui fit les plus ardentes protestations de reconnoissance. Nous essayerions de décrire la joie qu'en ressentit Harley, si nous ne prévoyions que la moitié du monde ne pourroit la concevoir, & que l'autre moitié l'a déjà conçue sans le secours de notre description.

Miss Atkins se retira dans sa chambre pour prendre quelque repos. Dès qu'elle fut partie, le pere dit à Harley, vous avez le droit de connoître la situation d'un homme dont les malheurs vous ont si vivement affectés.

Ma fille vous a sans doute appris les siens, vous les avez écoutés & pleurés comme ils le méritoient; les miens sont plus difficiles à peindre. Vous avez un cœur sensible, Monsieur Harley. Je vous bénis pour avoir sauvé mon enfant; mais vous n'avez jamais été pere, un pere déchiré par le déshonneur d'une fille qui lui étoit chere. Vous avez appris les circonstances de son évasion. J'étois absent, auprès d'un parent à la veille d'expirer, qui ne m'ayant jamais aidé d'un schilling pendant sa vie, me laissa à regret le fruit de ses épargnes & de sa frugalité. Je ne l'écrivis point à ma fille, je voulois être moi-même le messager de ces bonnes nouvelles. J'ar-  
range

range mes affaires & je pars avec toute l'ardeur que m'inspiroit l'affection paternelle ; follement je me peignois la scène d'un bonheur à venir. Je plaçois en tout mon Emilie , je n'avois en vûe que son intérêt & son contentement. J'arrive , & tandis que j'approchois de notre petite demeure , mon cœur tressailloit , je goutois d'avance la joie que j'allois répandre , les transports dont j'allois être l'objet ; j'imaginois l'heureux apprêt d'un repas frugal assaisonné par le sourire de ma fille. Je me représentois sa surprise & nos tendres disputes sur la disposition de l'accroissement de notre fortune.

Il étoit déjà nuit , je descends de cheval , & doucement je

*I. Partie.*

G



monte dans la salle que nous occupions ordinairement. Je fus un peu surpris de ne pas trouver ma fille ; je sonne , la servante paroît , & sa joie , entrant dans la chambre , ne peut s'exprimer. Je souris : — où est donc Mifs Emilie , dit-elle ? Emilie ? — oui , Monsieur , elle est partie pour aller vous joindre , & je ne la vois point avec vous ?

J'étois stupéfait tandis qu'elle parloit ; mais revenant à moi-même assez à tems pour mettre du calme dans mes paroles , je lui dis de sortir , & qu'il y avoit sans doute en tout ceci quelque mal-entendu.

Dès qu'elle fut partie je me jettai sur une chaise dans cet état d'incertitude qui est le plus terri-



ble de tous les états. Les riantes visions avec lesquelles je m'étois entretenu , s'évanouirent pour faire place à mille phantômes plus effrayans l'un que l'autre. Plus je réfléchissois , & plus ma tête s'ouvroit aux vertiges de toute espèce. J'appellai de nouveau la servante , je lui fis brusquement plus de cent questions , je n'en pûs rien conclure.

Quelque chose enfin s'éleva dans mon esprit , ce que nous appellons l'espérance ; mais elle ne put surmonter toutes mes craintes. Je me lève, je me promène dans la chambre. Le claveffin de mon Emilie étoit dans un des coins , un cahier de musique étoit ouvert ; je touchai le clavier, il en

fortit un son qui glaça mon sang. Je regardai tout autour de moi ; les portraits de ma famille suspendus aux murailles , me semblerent exprimer dans leur visage un air de compassion. Je m'assis de nouveau pour remettre mes sens ; je frémissais au moindre battement de la porte , l'oreille faisoit passer à mon ame mille bruits imaginaires.

J'étois depuis quelques instans dans cette horrible situation , lorsque l'arrivée d'un ami , qui par hazard avoit appris mon retour , fit cesser tous mes doutes ; il me fit le récit de l'évasion de ma fille , de son déshonneur ; il le tenoit d'un jeune homme à qui Vinbrokes'étoit vanté de l'avoir séduite.

Je me levai furieux , les paroles se brisoient sur mes lèvres , & sans savoir quelle route j'allois prendre pour atteindre le ravisseur de ma fille , je chargeai mes pistolets , j'ordonnai qu'on sellât mes chevaux. Mon ami eut beaucoup de peine à me persuader de rester chez moi cette nuit. Il me promit de me suivre le lendemain chez Sir George Vinbroke , pour avoir des informations sur le compte de son fils.

Le jour parut après une nuit écoulée dans un état peu différent de la démence , & sans nous arrêter , nous allons chez Sir George. Il me reçut avec politesse , en vérité , même avec attendrissement. Il protesta qu'il

désavouoit, qu'il avoit en horreur la conduite de son fils, qui, me dit-il, étoit à Londres depuis quelques jours, où il lui avoit fait tenir une forte somme d'argent pour continuer ses voyages.

Je ne voulus plus entendre parler de consolation, & malgré les remontrances réunies de Sir George & de mon ami, je partis sur le champ. Arrivé à Londres, toutes mes recherches furent vaines ; je ne pus découvrir que la première auberge où ils étoient descendus, & après un mois d'inutiles poursuites, je revins dans ma petite demeure depourvue de tout l'agrément qui me la faisoit chérir. Les voyages que j'ai



faits, les nuits passées dans l'insomnie & l'angoisse, & par-dessus tout le trouble de mon esprit, me donnerent une fièvre dangereuse ; j'en réchappai contre l'attente des médecins ; alors je sentis plus de calme : il provenoit sans doute de ma foiblesse. Une stupide mélancolie se fixa sur mon ame, je ténis en ténis j'oubliois tous mes ressentimens, & je pleurois au souvenir de ma fille.

Tel a été le cours de mes années depuis le moment fatal qui vit commencer mes malheurs, jusqu'au jour où j'ai reçu une lettre de Londres qui m'informoit de la malheureuse situation de mon amie. Puissent de telles histoires, M. Harley, être lûes par les filles



légères ! Si elles connoissoient les déchiremens du cœur d'un pere , si elles pouvoient lire dans son ame désolée , elles feroient plus circonspectes , elles veilleroient d'un œil plus modeste & plus tendre sur leurs démarches ; même les plus innocentes. Hélas ! je m'imaginois , dans mon délire , que je n'avois pas besoin de veiller sur mon Emilie ; mon Emilie étoit le charme de mon âge , l'orgueil de son pere. — Ces choses n'existent plus ; perdues à jamais , — sa mort , j'aurois pû la supporter ; mais son honneur flétri ajoute la honte à cette douleur qui courbe mes cheveux gris vers la poussière.

Comme il prononçoit ces der-

niers mots , sa voix trembloit dans sa bouche , il étoit tout baigné de larmes ; il détourna son visage comme pour cacher sa douleur : Harley gardoit constamment la même attitude ; il n'osoit laisser paroître une larme , il les gardoit toutes dans son sein. — Attendez tout du tems , disoit il à ce pere malheureux , le monde est trop tyrannique ; il divise , il effile nos douleurs pour les rendre plus aigues : ne soyons point esclaves des noms qu'il impose aux motifs de certaines actions. Je fais qu'un esprit ingénu ne peut s'en défendre , mais il y a des considérations qu'il faut mettre dans la balance. — Ces considérations nous enseignent à remonter à la source . . .

## FRAGMENT.

*Ses succès avec le Baronnet.*

... **L**A carte qu'il reçut étoit conçue dans les termes les plus polis qui pussent adoucir un refus. Le Baronnet étoit forcé d'abandonner, pour le moment, toute espèce de sollicitation en faveur de M. Harley. On venoit de lui apprendre que la Commission étoit donnée à un gentilhomme qui, par ses longs services dans l'armée, avoit un droit au premier emploi vacant. Harley ne pouvoit se plaindre : — peut-être, dit-il en lui même, c'est un pauvre Officier qui, comme Atkins, a été négligé par les mêmes rai-

sons qui auroient dû le faire avancer. Il a peut-être une famille nombreuse à laquelle il a donné de bons principes, sans être en état de lui procurer les moyens de les mettre en pratique : — une femme & des enfans, ô ciel ! que mes desirs tendoient à priver de leur pain !

Il fut interrompu dans ses réflexions par quelqu'un qui lui frappa sur l'épaule, il se tourna promptement, & vit le même homme qui l'avoit instruit de la qualité de son compagnon dans *Hyde-Park*. — Je suis charmé de vous voir, Monsieur, dit il ; je crois que nous sommes compagnons de disgrâce. — Harley surpris, ne pouvoit le concevoir. —



Oh! vous n'avez que faire d'être réservé, repartit l'autre, chacun doit agir pour son bien, & j'aurois mieux aimé que ce fût vous plutôt que ce misérable Commis. — Harley protesta qu'il n'entendait rien à tout ce discours. — Eh quoi! la Commission ne la sollicitiez-vous pas? — Je l'avoue, répondit Harley; mais je ne saurois concevoir la forte d'intérêt que vous y prenez. — Quel intérêt? je la sollicitois pour moi, & je croyois avoir quelque titre pour l'obtenir. A la dernière élection j'ai donné ma voix pour le Baronnet, j'aurois pû la vendre; mais je suis trop honnête pour cela. — Oh! combien de beaux propos ne m'a-t'il pas tenus? — Si jamais



je suis assez heureux pour trouver l'occasion de vous servir. — Pure fausseté ! Il récompense ce commis son lâche complaisant. — Il y a quelque méprise dans cette affaire, dit Harley ; il m'écrit que la Commission étoit promise à un homme qui a longtems servi sa Majesté. — Servi ! interrompit l'autre ; — plaissant service , ma foi : oui, sa sœur arriva l'autre jour en ville ; elle est maintenant lingere chez le Baronnet. — La peste étouffe tous les scélérats, dit l'honnête Samuel Wrightson ! je boirai toute la nuit à leur damnation, & je laisserai Londres au soleil levant. — Je partirai aussi, dit Harley.

En traversant Piccadilly (\*), il

---

(\*) Rue de Londres.

158 L'HOMME SENSIBLE.

avoit remarqué sur la porte d'une auberge , un écrit qui désignoit pour le lendemain , le départ d'un coche qui alloit sur la route du pays d'Harley. En se rendant à son logement, il prit une place dans ce coche.



---

## CHAPITRE XXXIII.

*Il quitte Londres. — Caractère de ses  
compagnons de voyage.*

**L**E coche étoit composé d'un épicier & de sa femme, qui alloient à la campagne voir quelques uns de leurs amis ; d'un jeune officier qui se rendoit à son régiment ; d'une femme sur l'arrière faison , qui se destinoit à garder un vieux château ; & d'un homme sur le déclin de l'âge , mais de belle figure , & qui avoit une vieille perruque fort remarquable.

Harley en entrant dans le coche, ne vit qu'une place vacante à côté de la femme de l'épicier , & quelque timide & réservé qu'il fût , il ne put s'empêcher de la prendre. Cet-

te place avoit un défagrément de plus, elle étoit sur le devant.

Quoique Harley eût souvent été trompé dans ses connoissances en physionomie, il n'avoit pas perdu son attachement pour cette science. Son premier soin fut de considérer l'air & la contenance de ses compagnons de voyage. — L'examen fut court, & sa préférence tomba sur le vieux homme qui étoit assis devant lui; ses traits exprimoient la plus belle ame du monde; il y avoit aussi dans cette perruque dont nous avons parlé, quelque chose de singulier qui attachoit les regards d'Harley.

Il avoit à peine commencé ses réflexions, qu'il se trouva saisi de cette foiblesse de cœur, suite na-

turelle de sa position dans le coche. La pâleur de son visage fut d'abord remarquée par la femme de charge qui lui offrit à l'instant son flacon ; Harley le refusa en désignant la cause de son incommodité. Le vieux homme tournant ses yeux sur Harley, le pria poliment de prendre sa place. Harley le remercia, & l'étranger assurant que les deux places lui étoient égales, fit un mouvement pour se lever ; mais l'officier le prenant par le bras.— Restez à votre place, mon vieux ami ; avec votre permission, j'aurai moi-même l'honneur d'être assis auprès de cette Dame, & sur le champ il prit la place d'Harley. L'épicier le regarda fixement au-



tant que la briéveté de son cou put le lui permettre , & sa femme , au visage rond & coloré , se retira un peu au compliment qu'on lui faisoit , regardant d'abord l'officier & ensuite l'autre femme.

Ce léger incident produisit quelques discours ; on n'avoit entendu jusqu'alors que des éternuemens , & un peu de toux de la part de l'épicier. L'officier avoit fredonné à demi-voix deux couplets de chanson ; mais il ne s'étoit pas dit un mot.

La femme de l'épicier observa combien il étoit incommode pour les personnes qui ne peuvent soutenir le devant d'une voiture , de voyager dans des coches ; cette remarque amena une grave dif-

sertation sur les cochés en général, l'officier ne disoit rien; mais il approuvoit tout par de fréquens juremens, sorte de *phraseologie* dans laquelle il paroissoit très-versé. La femme de l'épicier, qui sans être interrompue ni contredite, faisoit seule tous les frais de la conversation, n'avançoit rien sans en appeller à la mémoire de son mari, qui protestoit toujours de son ignorance; mais comme pour sa peine il y gagnoit l'épithete d'imbécile ou de sot, il résolut de soutenir le crédit de sa femme sans faire tort à sa conscience, & désormais il donna son consentement par une espèce de bruit qui ressembloit assez au grognement de l'animal dont il

avoit en quelque sorte l'embonpoint & la figure.

Le lendemain le coche fut vide ; il ne resta qu'Harley & le vieux gentilhomme. Ils eurent le tems & l'occasion de faire connoissance. En quittant l'auberge le matin, Harley tira de sa poche un petit livre , le lut , & fit avec son crayon quelques légères corrections. — Ceci , dit-il , à son compagnon , est un amusement que je me suis fait pour passer les heures oisives de l'auberge ; ce sont les humbles citations de ces poètes qui confient leur réputation aux carreaux des fenêtres & sur les verres de table. Un étranger pourroit croire, en parcourant nos auberges , que nous som-

mes une nation de poëtes, ou du moins des machines contenant de la poësie, & qu'un seul voyage suffit pour les vuides.

Je croirois assez, dit le vieux homme; que la vanité seule produit tous ces vers. Si cela est, répondit Harley, c'est un effet charmant d'une mauvaise cause. Un de mes amis, qui parle par maximes, avoit coutume de dire qu'il avoit connu peu d'hommes sans envie, peu de beaux esprits sans méchanceté, & nul poëte sans vanité. En cela les anciens étoient plus francs que nous; ils ne manquoient pas de prédire l'immortalité à leurs ouvrages; nos poëtes dans leurs préfaces & leurs dédicaces, ne vantent que leur pa-



tron , & font des apologies travaillées en faveur de leurs productions. De ces deux moyens , le dernier me paroît le plus superbe. De toutes les fortes de vanité que je connoisse , celle de l'humilité est à mon sens la plus dégoutante.

N'est-il pas naturel à un poëte d'être vain , dit l'étranger ? Les mondes qu'il crée , l'inspiration à laquelle il vise , le titre qu'il prend , ne viennent que de l'importance dont il se croit ; mais tout cet étalage n'est fondé que sur l'égoïsme , le plus proche parent de la vanité.

On pourroit ajouter , dit Harley , que l'inspiration des anciens poëtes étoit un article de leur foi religieuse , & dans les modernes ce n'est qu'un penchant à la compo-

sition. — Jacques, dit son pere ; n'est pas savant, toutes les menaces de son maître n'ont pû lui apprendre la syntaxe ; mais peu m'importe, je veux en faire un marchand. — Thomas lit Horace & Virgile, tandis qu'il devoit calculer ; & l'autre jour il mit en gage son bel habit pour avoir un exemplaire de Shakespear. — Ne voyez-vous pas que ce Thomas auroit été ce qu'il est, quand même Horace & Virgile ne seroient pas nés, & que Shakespear seroit mort en faisant le métier de falot (\*) ? Sa nourrice vous dira que lors-

---

(\*) On verra incessamment dans la vie de Shakespear, à la tête de ses Œuvres, que ce rare génie étoit fils d'un cardeur de laine, & avoit, peu de tems avant de composer ses Pièces, gardé des chevaux à la porte de la Comédie.

qu'il étoit enfant, il rompoit son jouet pour découvrir ce qui sonnoit dedans ; il bruloit les bâtons de son chariot, parce qu'il aimoit à entendre le sifflement du bois dans les flammes. — C'est une triste situation ; mais que voulez-vous faire ? — Jacques amassera une grande fortune, mangera de l'excellent gibier, boira du vin de Bordeaux. — Et Thomas ? — Thomas dinera avec son frere, lorsqu'il voudra bien l'admettre à sa table ; autrement, il pourra bénir Dieu sur une pinte de biere, & tous les deux iront au ciel comme ils pourront. — C'est une misérable perspective pour Thomas !

Ainsi discourant ils arrivèrent à l'auberge ; l'étranger dit à Harley, que

que la maison de son frere où il alloit , n'étoit pas éloignée , & que malgré lui il se voyoit forcé de le quitter.

J'aimerois , dit Harley en lui prenant la main , avoir quelque trait qui pût me rappeler un homme tel que vous ; — mon nom est Harley : — je m'en souviendrai , répondit le vieux homme , dans mes prieres ; le mien est Silton.

C'étoit en effet Silton ; Ben Silton lui-même ; une fois encore , mon respectable ami , adieu. — Né pour être heureux dans le monde , fait pour ce bonheur durable que le monde ne peut nous donner , la haine n'a jamais souillé ta vie , ni l'envie fouri sur ta tombe.



## CHAPITRE XXXIV.

*Il rencontre une ancienne connoissance.*

LORSQUE le carosse fut arrivé au lieu de sa destination, Harley se mit à réfléchir comment il pourroit continuer sa route. Il fut accosté par le maître de l'auberge, qui lui offrit, bien civilement, une chaise de poste & des chevaux, à quelque distance qu'il voulût se rendre. Harley qui se conduisoit fréquemment d'une maniere toute opposée à ce qu'on appelle choses simples & naturelles, refusa les offres de l'hôte, & se mit en route à pied, ayant une chemise dans sa poche ; c'étoit une façon de voyager qui lui étoit

familier ; il n'avoit d'autre embarras que le sien propre , & la liberté de choisir ses quartiers ou dans une auberge , ou sous la première chaumière dont l'aspect lui plaisoit. Lorsqu'il n'étoit point attiré & occupé par quelque objet de la création raisonnable , il descendoit alors & se consolait avec un être d'un rang inférieur ; tantôt il reposoit dans le creux d'un rocher , tantôt sur les bords fleuris d'un ruisseau. Rarement agissoit-il sans motifs ; mais ses motifs étoient l'effet du sentiment. L'agréable , le nécessaire , l'utile étoient pour lui des mots indéfinis , qu'il n'expliquoit pas toujours dans le sens que l'usage leur a donnés.

Le soleil baissoit vers son couchant, la soirée étoit douce, fraîche & tranquille ; il se jetta dans plusieurs sentiers que les pas du voyageur avoient tracés : quelques-uns moins fréquentés avoient repris leur verdure. L'horison étoit si pur, l'air si embaumé, qu'Harley fut tenté de s'arrêter & de jouir de cette scène délicieuse. Il portoit ses regards sur le paysage qui l'environnoit, lorsque son attention fut fixée par un objet que sa jouissance intérieure l'avoit empêché d'appercevoir.

Un vieux homme dont l'habit montrait qu'il avoit été soldat, dormoit paisiblement étendu sur le gazon : à sa droite on voyoit son hayrefac posé sur une pierre,

& à sa gauche un bâton ferré.

Harley l'examinait avec l'attention la plus tendre & la plus vive ; le vieillard ressembloit à une de ces figures que Salvator se plaisoit à dessiner , & le paysage d'alentour étoit peu différent de ceux que ce fameux artiste nous a laissés. Les bords du sentier étoient couverts de massifs fleuris , & à quelque distance on voyoit un poteau qui marquoit le nom de deux routes qui se croisoient. Le vieillard dormoit au pied d'un coteau semé de quelques fleurs ; un grand arbre blanchi par le tems , de la seule branche qui lui restoit , ombrageoit le visage du bon homme. Ce visage avoit des traits nobles & mâles ,



les années y avoient imprimé le respect ; son front n'étoit pas entièrement chauve , mais on auroit pû compter ses cheveux ; quelques boucles éparfes & flottantes couvroient son cou bruni par le soleil , & formoient un contraste qui ajoutoit à la vénération d'Harley.

— Tu es vieux , dit-il en lui-même ; mais l'âge ne t'a point donné le repos dû à tes infirmités : je crains que ces cheveux gris n'aient point trouvé d'asyle dans ton pays , quoique ton cou ait été courbé & rembruni à son service.

— L'étranger s'éveilla & jetta les yeux sur Harley avec l'apparence de la confusion : c'étoit une peine qu'Harley connoissoit trop bien pour chercher à la faire éprouver.

aux autres. Il continua sa route , le vieux homme se rajusta , prit son havresac & suivit un sentier voisin à celui d'Harley.

Lorsqu'Harley l'entendit marcher derriere lui , il ne put s'empêcher de jetter encore un regard sur son compagnon voyageur ; il le vit accablé du poids de son havresac , sa marche étoit pénible , son bras étoit appésanti sur le bâton qui le soutenoit ; il avoit ce regard tranquille qui indique que le malheureux après s'être long-tems occupé de ses peines , oublie enfin de les pleurer ; mais on apercevoit aussi dans ses traits un air de complaisance & de bonté que l'abattement rendoit plus intéressant & plus sensible.

Il s'étoit alors rapproché d'Harley, & d'une voix éteinte il demandoit l'heure. — Je crains, dit-il, que le sommeil ne m'ait trompé de quelques heures, & que je n'aye pas assez de jour pour finir ma route. Pere, dit Harley, dont l'enthousiasme de sentiment étoit à son dernier terme, où comptez-vous aller? Peu loin d'ici, Monsieur, répliqua-t'il, je ne peux plus faire de longues routes, je vais tout juste à quatre milles vers la hauteur de ce village. — J'y vais aussi, dit Harley, faisons la route ensemble, elle nous paroîtra plus courte. — Votre habit m'apprend que vous avez servi; on ne peut avoir plus d'estime que j'en ai pour les soldats; je ne voudrois pas être

indiscret, mais il y a quelque chose dans votre air qui excite ma curiosité ; — je voudrois en savoir davantage sur votre compte, & en même tems permettez-moi de porter votre havresac.

Le vieux homme le regarda d'un œil baigné de larmes : jeune Monsieur, dit-il, vous êtes trop bon ; que le ciel vous bénisse pour l'accueil que vous faites à un vieillard qui n'a que des bénédictions à vous donner ! La charge de mon havresac est si familière à mes épaules, que je n'en marcherois pas mieux si je le quittois ; mais à vous qui n'êtes pas fait à son poids, il vous feroit très-incommode. — Donnez, donnez toujours, quand je devrois en être moins léger, ce

H v



fera le plus honorable fardeau que j'aye jamais porté.

Monsieur, dit l'étranger, qui regardoit Harley avec la plus grande attention pendant la fin de ce discours, votre nom n'est-il pas Harley ? — Oui, répliqua-t'il, je suis honteux d'avouer que le vôtre est sorti de ma mémoire : — il n'est pas étonnant, dit l'étranger, que vous ayiez oublié mon visage, il y a bien longtems que vous ne l'avez vû ; mais vous vous souvenez peut-être un peu du vieux Edouard. — Edouard, ô cieux ! & Harley se jetta dans ses bras : laissez-moi presser ces genoux sur lesquels j'ai été si souvent assis ; Edouard ! oh je n'oublierai jamais le coin de ce feu où je fus si heu-

reux autrefois ; mais d'où venez-vous ? que fait Jones ? votre fille ? quelles nouvelles ? je crains bien que la fortune ne vous ait maltraité : — le conte fera long, dit Edouard ; mais je vais essayer de vous le dire en faisant notre route.

Lorsque vous alliez à l'école dans le voisinage de *South-hill*, vous vous souvenez d'avoir entendu dire que cette Ferme avoit été possédée par mon pere, mon ayeul & mon bisayeul ; que le dernier étoit un cadet des ancêtres de cet homme qui est maintenant Seigneur du village. J'imagine que je gouvernois sa terre avec la même prudence, je payois ma rente avec régularité, & il me restoit

justement du pain pour moi & mes enfans. Mon bail finit à peu près dans le tems que vous quittâtes le pays. Le Seigneur avoit un certain avocat de Londres pour son Intendant. Il ne voulut pas renouveler mon bail, parce qu'il avoit résolu, disoit-il, de n'avoir pas de fermier au-dessous de trois cent livres sterlings par année : — il ajouta cependant qu'il me donneroit la préférence si je voulois joindre à ma ferme une partie de ferme voisine plus considérable, & dont la mienne dépendoit.

Que pouvois-je faire, Monsieur Harley ? Je craignois que l'entreprise ne fût trop grande pour moi ; mais laisser à mon âge la cabane où j'avois vécu depuis mon ber-

ceau, je ne le pouvois pas, M. Harley, je ne le pouvois pas; il n'y avoit point d'arbre que je ne regardasse comme mon pere, mon frere ou mon enfant. Ainsi j'en courus le risque, & j'acceptai l'offre de l'intendant. J'eus bientôt raison de me repentir de mon marché; cet intendant avoit mis dans ma ferme la moins bonne portion de terre; je fus obligé de tenir beaucoup plus de monde, & je ne pouvois avoir l'œil à tout. Quelques mauvaises récoltes se succéderent, je me trouvai dans l'embarras; pour comble de disgrâce, un fameux marchand de bled, dépositaire d'une somme d'argent qui m'appartenoit, fit banqueroute. Je manquai de payer



ma rente aussi ponctuellement que je l'avois toujours fait ; l'intendant me fit exécuter , & ma prospérité , M. Harley , fut à sa fin. Cependant la vente de mes effets produisit dequoi payer mes dettes & me sauver de la geole. Je remerciois Dieu de n'avoir fait tort à personne , & que le monde ne pût me charger d'une conduite deshonnête.

Si vous nous aviez vû , M. Harley , lorsque nous quittâmes *South hill* , je suis sûr que vous auriez pleuré. Vous souvenez-vous de Truſti , mon chien de basse-cour ? — je ne l'oublierai jamais. La pauvre créature étoit aveugle de vieillesse , elle pouvoit à peine se traîner après nous jusqu'à la

porte ; il vint cependant jusqu'au bout de l'avenue. Là il s'arrête, je l'appelle, il fit un signe de sa queue, mais pas un pas ; je l'appelle encore, je siffle, — Trusti ! Trusti ! — il jetta un soupir & mourut. — Je serois mort avec lui d'attendrissement, mais Dieu me donna la force de vivre pour mes enfans.

Le vieux homme fit une pause pour reprendre haleine, il jetta les yeux sur le visage d'Harley qui étoit baigné de larmes ; l'histoire étoit devenue familière au bonhomme, il ne jetta qu'un soupir.

Quoique je fusse pauvre, continua-t'il, je n'étois pas sans crédit ; un gentilhomme du voisinage qui avoit une petite ferme, me l'of-

frit. Cette terre, pour être de quelque rapport, demandoit beaucoup de soins ; mais c'étoit tout ce qu'il falloit pour mon fils & moi ; nous exerçâmes toute notre industrie pour la mettre en valeur. Nous commencions à réussir assez bien, & nous vivions contents de son produit, lorsqu'un malheureux accident nous brouilla avec un Juge de paix, & troubla une seconde fois tout le bonheur de notre famille.

Mon fils Jones étoit un assez bon chasseur, il avoit toujours eu un fusil dans notre première ferme, il croyoit qu'il n'y avoit pas de mal à cela. Un jour il vit un vol de perdrix s'abattre sur notre terrain ; le chien les dispersa & les

fuivit jusques dans la terre du Juge. Jones , pour le ramener , courut après lui tenant son fusil ; le garde-chasse qui avoit apperçû le chien , le couche en joue , & mon fils arrivoit lorsqu'il poussa le dernier soupir , tournant les yeux vers son maître. Jones ne put endurer ce trait de cruauté , il courut au garde , & lui arrachant son fusil , il lui en donna un coup qui le renversa.

Mon fils étoit à peine de retour au logis , que le connétable vint pour le saisir ; le Juge ne voulut point de caution , il le fit mettre en prison jusqu'au tems des assises , où il fut condamné à payer une amende. — Ce n'étoit rien , nous la payâmes en vivant le plus fru-



galement qu'il nous étoit possible ; mais le Juge n'étoit pas satisfait , il eut bientôt l'occasion de se venger d'une manière plus cruelle.

Un officier arriva dans le pays , avec l'ordre de lever des troupes , le Juge mit le nom de mon fils sur la liste. — C'étoit la veille de Noël & le jour de naissance de mon petit-fils. La nuit étoit froide , mêlée d'orage , de grêle & de neige , nous avions fait un grand feu dans notre plus grande chambre. J'étois assis dans ma chaise à bras , bénissant la Providence qui me laissoit un abri pour moi & mes enfans. Mes deux petits-fils sautoient autour de nous , mon cœur se réchauffoit à voir leurs petits jeux. Je fis apporter une bouteille

de notre meilleure bierre , & nous mettions en oubli tous nos malheurs.

Nous avions depuis longtems l'habitude de jouer cette nuit à Colin-Maillard : nous étions tous rassemblés, moi, mon fils, sa femme, la fille d'un Fermier voisin, les deux enfans & une vieille servante qui étoit avec moi depuis son enfance. Le sort tomba sur mon fils, il falloit voir notre gaieté; Jones poursuivoit quelques-uns de nous qu'il croyoit s'être échappés dans la chambre voisine, lorsqu'il se sentit saisir par derrière : je vous tiens maintenant, dit-il, en ôtant son bandeau; c'étoit un sergent qui lui répliqua : Maître, nous vous ferons jouer

à un autre jeu. — A ces mots Harley tressaillit, & portant la main sur l'épée d'Edouard, il la tira du fourreau à moitié avec un regard plein de colère ; Edouard la remit paisiblement dans son premier état, & continua son récit.

Le discours du sergent prononcé d'une voix ferme, nous fit accourir pour en savoir la cause ; la chambre fut bientôt remplie de soldats, ma belle-fille s'évanouit, la servante & moi nous fûmes occupés à la soulager, & mon pauvre fils sans mouvement, regardoit tour à-tour ses enfans & leur mere ; nous la rappellâmes à la vie ; je la priai de se retirer & d'attendre en particulier l'issue de

cette affaire malheureuse ; mais elle se jeta dans les bras de son mari , le tenant fortement embrassé dans la plus vive agonie de douleur & d'effroi.

Au milieu de cette troupe , il y avoit un homme d'un aspect plus doux ; à son habit nous vîmes bien qu'il étoit sergent : il vint à moi & me dit que mon fils avoit le choix du service de terre & de mer , en ajoutant tout bas , que s'il préféroit le service de terre , il pourroit fournir un homme à sa place , & donner une certaine somme pour sa liberté. L'argent nous le trouvâmes dans la maison , la servante nous remit une bague d'or & les épargnes qu'elle avoit faites durant son service ; mais



190 L'HOMME SENSIBLE.

L'homme où le trouver, où le prendre ? Ma belle-fille regardoit ses enfans avec l'œil du désespoir : pauvres enfans , dit-elle ! votre pere vous est enlevé , qui pourra travailler maintenant pour vous nourrir ? J'appellai le sergent & lui demandai si j'étois trop vieux pour servir à la place de mon fils : je ne fais trop , dit-il , vous êtes d'un âge un peu mûr ; mais l'argent peut tout faire : je mis une somme dans sa main , & revenant à mes enfans : — Jones , vous êtes libre , vivez pour donner du pain à votre femme & à ces petites créatures , je prends votre place , je n'ai que peu de jours à perdre. — Non , répliqua mon fils , je ne suis pas si lâche que vous l'imagi-

nez ; le ciel défend que les cheveux gris de mon pere se trouvent ainsi exposés , tandis que je serois tranquille au logis ; je suis jeune , capable de souffrir : Dieu prendra soin de vous & de ma famille. — Jones , je vais mettre fin à cette dispute ; vous ne m'avez jamais défobéi , je ne le veux point dans ce moment-ci : restez , je vous l'ordonne , & pour l'amour de moi , ayez soin de vos enfans.

Je ne saurois vous décrire notre séparation , M. Harley , c'étoit la premiere fois que nous nous étions séparés. Tous ces soldats ne purent retenir leurs larmes ; mais le sergent qui nous avoit paru le plus doux de tous , fut maintenant celui qui fut le

moins ému. Il me conduisit aux nouvelles recrues dans un village voisin, & bientôt nous allâmes joindre le régiment. J'y étois à peine, qu'on nous commanda pour les Indes occidentales, je devins sergent, & je me ferois amassé quelque chose, si mon cœur eût été aussi dur que celui de mes camarades; mais mon naturel ne fut jamais de ceux qui recherchent la fortune aux dépens de la conscience.

Nous avions parmi nos prisonniers un vieux Indien. Quelques officiers l'accusoient d'avoir un trésor caché, ils le presserent de le découvrir, il nia fortement d'en avoir un. On le fit attacher à un pieu pour y recevoir cinquante coups

coups de verge tous les matins, jusqu'à ce qu'il lui plût de déclarer le dépôt secret de ses richesses. — Oh ! Mr Harley, si vous l'aviez vû les mains attachées, souffrant en silence, de grosses gouttes de larmes tomboient sur ses joues ridées, & baignoient sa barbe grise que quelques soldats inhumains tournoient en dérision. Je ne pus le souffrir, je ne le pus, mon ame étoit oppressée ; — un matin que le reste de la garde étoit occupé, je facilitai son évafion. Je fus cité devant le conseil de guerre pour avoir négligé mon poste, & attendu mon âge, une blessure au bras, & deux à la jambe que j'avois reçues au service, je ne fus condamné qu'à trois



cens coups de verge, & banni du régiment. Ma sentence fut adoucie quant aux coups de verges, je n'en reçus que deux cens. Après avoir satisfait à la peine qui m'étoit imposée, je fus mis hors du camp, & j'avois plus de quatre cens milles à faire pour atteindre à un port de mer, sans guide pour me conduire, sans argent pour acheter des provisions. Cependant je me mis en route, résolu de marcher tant que je le pourrois, & ensuite de me jeter sur la place où les forces me manqueroient, & d'y mourir. J'avois à peine fait un mille, que je fus joint par l'Indien que j'avois délivré; il me serra dans ses bras, il baïsa plus de mille fois l'empreinte des

coups de fouet que j'avois reçus ; il me conduisit à une petite hutte habitée par plusieurs de ses amis. Quand je fus bien refait & guéri de mes blessures , il me suivit une partie du chemin & chargea un autre Indien de me servir de guide jusqu'au premier port. Lorsque nous fûmes sur le point de nous quitter , il tira de sa ceinture une bourse qui contenoit deux cens pièces d'or : — prenez-la , mon cher libérateur , c'est tout ce que j'ai pû me procurer. — Je le conjurai de ne point se réduire à la misère à cause de moi , — je n'aurai pas longtems besoin d'or ni de nourriture. — Il insista , & en m'embrassant : — vous êtes Anglois , dit-il , mais le grand Esprit

vous a donné un cœur indien : puisse-t'il vous faire supporter le poids de la vieillesse , & amener le repos sur vos cheveux blancs !

— Nous nous séparâmes , & je ne tardai pas à m'embarquer pour l'Angleterre. Il y a une semaine environ que je suis arrivé , je vais terminer mon voyage dans les bras de mon fils. Cette somme pourra lui être de quelque utilité , c'est tout ce que j'ai pû lui amasser : je remercie le ciel de n'avoir pas été avide de richesses , il m'a toujours fait la grace d'être heureux & content de peu.

Lorsque Edouard eut fini son récit , Harley s'arrêta un moment & le fixa en silence ; le pressant ensuite dans ses bras , il dégageda

la plénitude de son cœur par un torrent de larmes. Edouard, laisse-moi te serrer contre mon sein ; laisse-moi imprimer sur mon âme la vertu de tes souffrances ! — Respectable vétéran , permets-moi d'adoucir les derniers jours d'une vie dépensée au service de l'humanité , appelle-moi aussi ton fils , & laisse-moi te chérir comme un pere ! Edouard à qui le souvenir de ses douleurs avoit à peine arraché un soupir , se mit alors à pleurer comme un enfant. Il ne pouvoit exprimer sa reconnoissance ; — il leva les yeux au ciel , & fit une courte exclamation pour bénir Harley.

*Fin de la premiere Partie.*

